

CHRISTELLE LAIZÉ-GRATIAS & PHILIPPE GUIARD

CHRONIQUES
ANACHRONIQUES D'UNE
ANNÉE MÉMORABLE

2019-2020



LA VIE DES
CLASSIQUES

CHRISTELLE LAIZÉ-GRATIAS & PHILIPPE GUIARD

Chroniques anachroniques d'une année
mémorable
2019-2020

© La Vie des Classiques 2020

Retrouvez-nous sur www.laviedesclassiques.com premier portail dédié à l'Antiquité
et à l'Humanisme

Une année atypique et anachronique

Pourquoi une Normande, fille d'ingénieur, et un Lorrain, fils d'un biologiste, se consacrent-ils depuis 25 ans aux Antiquités classiques ? Pourtant, ni déterminisme géographique, ni déterminisme familial, ni même déterminisme scolaire. Inévitablement, une rencontre nue, existentielle et fondamentale avec la langue elle-même, comme quelque chose de vraie et authentique, conservant la marque indélébile de ses locuteurs passés. Des professeurs et des maîtres, à tous niveaux, qui vivaient leur Antiquité et leur transmission. Des rencontres avec des textes magnifiques, nos auteurs de thèse notamment (Virgile, Horace et la littérature grecque correspondante). Sans oublier des rencontres avec des élèves qui nous apprennent tant ! Il y eut bien sûr notre rencontre, rue d'Ulm (elle préparant l'agrégation de grammaire, lui l'agrégation de Lettres classiques), en octobre 1996, prélude à une *amicitia* toute romaine, fertile en publications. On aurait pu craindre que ce tandem enthousiaste fût enfermé dans les bibliothèques et cloîtré sur les bancs de l'école, jusqu'à ce que Laure de Chantal lui propose de mettre sa double voix, ce chant amoebée, en vitrine, sur la toile, en phase avec un présent que, sans le fuir, nous n'avions guère exploré.

Et c'est ainsi que virent le jour, fin 2015, nos Chroniques anachroniques. Il nous a fallu trouver notre ligne, notre ton, notre style, ni totalement académiques ni totalement journalistiques mais qui puissent allier culture, rythme et humour. L'exigence résidait dans la pertinence des sujets, l'à-propos des textes, l'équilibre entre les deux littératures, embrassant cette ère immense, du début du Ier millénaire avant J.-C. jusqu'au Ve s. L'idée de chaque chronique est digne de l'athanor alchimique. Comment relier l'actualité contemporaine et l'actualité antique ? Nous nous efforçons de traiter des faits saillants qui piquent le quotidien, des sujets de société, des sujets de fond, ou des sujets de saison, voire des sujets inaperçus. Mais l'accroche événementielle vient parfois d'un texte ancien même, découvert à la faveur d'une lecture ou d'un cours, qui vient solliciter le présent. L'Antiquité n'est pas cette pierre tombale sur laquelle se reflète, passivement et platement, un présent brûlant et bien vivant. Nous faisons l'expérience effective de cette inversion de perspective, où l'Antiquité vient chercher le présent, fût-ce au prix de quelque détournement. L'essentiel est de susciter un dialogue ouvert et interrogateur, avec un espace reculé que n'ont pas assez les journalistes. Notre logo, l'horloge molle de Dali, traduit bien cette gymnastique et cette catoptrique fluide, mise en œuvre dans nos 80 chroniques.

Que dit l'Antiquité de cette actualité atypique, voire atopique de cette année 2019-2020, et comment la commente-t-elle ? La nature des événements s'insérerait parfaitement dans des *Annales maximi* du *Pontifex Maximus*. Il y eut des décès marquants (Michel Serres en juin, les héros du commando Hubert, Jacques Chirac en septembre), des célébrations (le premier alunage, les 500 ans du premier tour du monde d'Elcano, les 30 ans de la chute du mur de Berlin), des événements bouleversant la vie quotidienne (la canicule, les grèves syndicales de la fin d'année et bien évidemment le COVID), des manifestations culturelles (la grande exposition Léonard de Vinci), des événements de politique européenne (le Brexit), le calendrier traditionnel (Noël), mais aussi la nature si chère aux Anciens (les saisons, les arbres).

L'effervescence particulière de cette année dramatique nous laisse la frustration de ne pas avoir pu traiter des thèmes auxquels nous songions. Tout coule et le temps impose sa loi. Nous écrivons avec la reconfortante certitude que l'Antiquité n'a pas fini de dire son mot. Car, ne sommes-nous pas bien dans l'Antiquité ?

Le Socrate français

« Sans dominance, elle <la démonstration pure> montre de l'universel. Quelles que soient les différences linguistiques, religieuses, économiques ou militaires, qui séparent les peuples, reste assurément que tous, forts ou faibles, ont calculé, raisonnent et démontreront de même, s'il s'agit de mesurer la diagonale du carré... Aucun critique, nul culturalisme, ne réussissent à relativiser l'évidence ou la nécessité de la géométrie. » (*Les Origines de la géométrie*, Champs Sciences, p. 11-12). Michel Serres, avec la patiente ascèse d'un érudit, s'est longuement penché sur la façon dont les Grecs, à la différence des Égyptiens et des Babyloniens, ont pensé les mathématiques (toujours liées à leur traduction géométrique), comme un modèle de pensée théorique s'appuyant sur une démonstration.

Dans son célèbre dialogue du *Ménon*, Platon inclut la pensée mathématique dans un raisonnement plus large sur l'origine de la connaissance. Est-elle extérieure au sujet ou réactualisation de vérités déjà possédées ? La réminiscence évoquée dans d'autres contextes et sur d'autres sujets (*Phèdre*, 246 e sq., *Phédon*, 72 e-73b, *Théétète*, 48 c-151d, *La République*, VII, 518 b-d) est une remémoration articulée ici à la géométrie, éprouvée sur un petit esclave, en présence de Ménon (le demeuré).

Σωκράτης

καλῶς: τὸ γάρ σοι δοκοῦν τοῦτο ἀποκρίνου. καί μοι λέγε: οὐχ ἦδε μὲν δυοῖν ποδοῖν ἦν, ἢ δὲ τεττάρων;

Παῖς

ναί.

Σωκράτης

δεῖ ἴρα τὴν τοῦ ὕκτώποδος χωρίου γραμμὴν μείζω μὲν εἶναι τῆσδε τῆς δίποδος, ἐλάττω δὲ τῆς τετράποδος.

Παῖς

δεῖ.

Σωκράτης

πειρῶ δὴ λέγειν πηλίκην τινὰ φῆς αὐτὴν εἶναι.

Παῖς

τρίποδα.

Σωκράτης

οὐκοῦν ἄνπερ τρίπους ἦ, τῆ ὁμοῦ ταύτης προσληψόμεθα καὶ ἴσται τρίπους; δύο μὲν γὰρ οἶδε, ὁ δὲ εἷς; καὶ ἰνθένδε ὡσαύτως δύο μὲν οἶδε, ὁ δὲ εἷς; καὶ γίγνεται τοῦτο τὸ χωρίον ὁ φῆς.

Παῖς

ναί.

Σωκράτης

οὐκοῦν ἂν ἦ τῆσδε τριῶν καὶ τῆσδε τριῶν, τὸ ὅλον χωρίον τριῶν τρις ποδῶν γίγνεται;

Παῖς

φαίνεται.

Σωκράτης

τρεῖς δὲ τρις πόσοι εἰσὶ πόδες;

Παῖς

έννέα.

Σωκράτης

ἔδει δὲ τὸ διπλάσιον πόσων εἶναι ποδῶν;

Παῖς

ὀκτώ.

Σωκράτης

οὐδᾶ ῥα ἴσως τῆς τρίποδος πῶ τὸ ὀκτώπουν χωρίον γίγνεται.

Παῖς

οὐ δῆτα.

Σωκράτης

ἀλλὰ ἴσως ποίας; πειρήσῃ μιν εἰπεῖν ἀκριβῶς: καὶ εἰ μὴ βούλει ἀριθμεῖν, ἀλλὰ δεῖξον ἀπὸ ποίας.

Παῖς

ἀλλὰ μὰ τὸν Δία, ὦ Σώκρατες, ἔγωγε οὐκ οἶδα.

Σωκράτης

ἐννοεῖς αὖτε, ὦ Μένων, οὐκ ἔστιν ἤδη βαδίζων ὅδε τοῦ ἵνα μνησθῆται; ὅτι τὸ μὲν πρῶτον ἤδει μὲν οἷον, ὅστις ἐστὶν ἡ τοῦ ἵκτώποδος χωρίου γραμμῆ, ὥσπερ οὐδὲ νῦν πῶ οἶδεν, ἀλλ' οὐκ ἔπειτα γ' αὐτὴν τότε εἰδέναι, καὶ θαρραλέως ἀπεκρίνετο ὡς εἰδώς, καὶ οὐκ ἠγεῖτο ἀπορεῖν: νῦν δὲ ἐγεῖται ἀπορεῖν ἤδη, καὶ ἴσπερ οὐκ οἶδεν, οὐδ' οἶεται εἰδέναι.

SOCRATE. — Parfait ; réponds-moi selon ce que tu crois. Mais dis-moi : notre première ligne n'avait-elle pas deux pieds et la seconde quatre ?

L'ESCLAVE. — Oui.

SOCRATE. — Pour l'espace de huit pieds, il faut donc une ligne plus longue que celle-ci, qui est de deux pieds, mais plus courte que celle-là, qui est de quatre ?

L'ESCLAVE. — Oui.

SOCRATE. — Essaie de me dire quelle longueur tu lui donnes.

L'ESCLAVE. — Trois pieds.

SOCRATE. — Pour qu'elle ait trois pieds de long, nous n'avons qu'à ajouter à celle-ci la moitié de sa longueur : ce qui fait ici deux pieds plus un pied. Puis, à partir de là, encore deux pieds plus un pied. Nous obtenons le carré que tu demandais.

L'ESCLAVE. — Oui.

SOCRATE. — Mais si l'espace a trois pieds de long et trois pieds de large, la superficie n'en sera-t-elle pas de trois fois trois pieds ?

L'ESCLAVE. — Je le pense.

SOCRATE. — Or combien font trois fois trois pieds ?

L'ESCLAVE. — Neuf.

SOCRATE. — Mais pour que la surface fût double de la première, combien de pieds devait-elle avoir ?

L'ESCLAVE. — huit.

SOCRATE. — Ce n'est donc pas encore la ligne de trois pieds qui nous donne la surface de huit.

L'ESCLAVE. — Évidemment non.

SOCRATE. — Laquelle est-ce ? Tâche de me le dire exactement, et si tu aimes mieux ne pas faire de calculs, montre-la nous.

L'ESCLAVE. — Mais par Zeus, Socrate, je n'en sais rien.

SOCRATE. — Vois-tu, Ménon, encore une fois, quelle distance il a déjà parcourue dans la voie de la réminiscence ? Songe que d'abord, sans savoir quel est le côté du carré de huit pieds, ce qu'il ignore encore d'ailleurs, il croyait pourtant le savoir et répondait avec assurance en homme qui sait, n'ayant aucun sentiment de la difficulté. Maintenant, il a conscience de son embarras, et, s'il ne sait pas, du moins il ne croit pas savoir.

Platon, *Ménon*, 83 de-84a, texte établi et traduit par A. Croiset avec la collaboration de L. Bodin, Paris, Les Belles Lettres, 2016

La réminiscence a permis au petit esclave, dans sa *psukhê*, dans son cerveau dirions-nous aujourd'hui, de trouver la solution au doublement de la surface d'un carré en s'appuyant sur la base de la diagonale. Sa découverte n'est pas un savoir bachoté sous la férule d'un sophiste, mais un cheminement double, à l'intérieur de soi-même tout autant que de l'extérieur vers l'intérieur. Le petit esclave a réussi à chercher ce qu'il ignorait grâce aux indications de Socrate qui lui ont ouvert un cheminement dialectique vers l'intelligible, et par cette foi platonicienne dans *l'a priori* de la connaissance des entités mathématiques qui, dans leur existence indépendante, se laissent découvrir et non pas créer. La réminiscence est une métaphore qui explique que nous avons en nous une représentation « mathématique » du monde, dont la forme intelligible et intemporelle est pleinement (naturellement ?) accessible à l'âme. Lourde d'enjeux pédagogiques est une telle question. Descartes écrira de même au début de sa Première méditation : « je conçois une infinité de particularités touchant les nombres, les mouvements et autres choses semblables, dont la vérité se fait paraître avec tant d'évidence, et s'accord si bien avec ma nature que, lorsque je commence à les découvrir, il ne me semble pas que j'apprenne rien de nouveau, mais plutôt que je me resouviens de ce que je savais déjà auparavant, c'est-à-dire que j'aperçois des choses qui étaient déjà dans mon esprit, quoi que je n'eusse pas encore tourné mon esprit vers elles. »

Chez les Grecs, les mathématiques ont un domaine très large : *mathematikos* signifie « qui aime apprendre » de *manthanô* « apprendre, comprendre ». Les mathématiques de l'Antiquité classique sont un rapport au monde, dans l'émerveillement unique de la beauté de l'univers et de l'universel. En outre, si on le rapproche de la racine *med- qui a donné *madha* en sanskrit « sagesse » ou *meditor* en latin « penser, méditer », mais aussi *medeor* « soigner, guérir », on saisit instantanément le cheminement qui mène des mathématiques à la philosophie et à la sagesse. Tout est bien nombre.

Aux héros, la patrie reconnaissante

Le sacrifice de deux de nos soldats pour libérer les otages au Burkina-Faso, celui, plus lourd encore, de centaines de milliers de soldats débarqués sur les plages normandes il y a 75 ans, et celui de la grande guerre, il y a 6 mois, sont toujours des occasions de commémorer des valeurs communes, une mémoire identitaire par une rhétorique élogieuse. La dette est là encore toute antique.

L'epitaphios, éloge funèbre, est une invention athénienne et la pratique de célébrer les morts tous les ans remonterait à Solon. Après *l'epitaphios* de Lysias, celui de Gorgias, la célèbre oraison funèbre de Périclès chez Thucydide ou encore le panégyrique d'Isocrate, Hypéride (389-322), l'un des dix orateurs du canon classique, prononce en 323 l'oraison funèbre pour célébrer les soldats tombés lors de la guerre lamiaque. Voici la péroraison de son discours.

χαλεπὸν μὲν ἴσως ἐστὶ τοὺς ἐν τοῖς τοιοῦτοις ὄντας πάθει παραμυθεῖσθαι. τὰ γὰρ πένθη οὔτε λόγῳ οὔτε νόμῳ κοιμίζεται, ἀλλή ἡ φύσις ἐκάστου καὶ φιλία πρὸς τὸν τελευτήσαντα τὸν² ὀρισμὸν ἔχει τοῦ λυπεῖσθαι. ὅμως δὲ χρὴ θαρρεῖν καὶ τῆς λύπης παραιρεῖν³ εἰς τὸ ὀνδεχόμενον, καὶ μεμνήσθαι μὴ μόνον τοῦ θανάτου τῶν τετελευτηκότων, ἀλλὰ καὶ τῆς ἀρετῆς ἧς καταλελοίπασιν. εἰ γὰρ θρήνων ἄξια πεπόνθασιν, ἀλλὲ ἡπαίων μεγάλων πεποιήκασιν. εἰ δὲ γήρως θνητοῦ μὴ μετέσχον, ἀλλ' εὐδοξίαν ἀγήρατον εἰλήφασιν, εὐδαίμονές τε γεγόνασι κατὰ πάντα. ὅσοι μὲν γὰρ αὐτῶν ἄπαιδες τετελευτήκασιν, οἱ παρὰ τῶν Ἑλλήνων ἔπαινοι παῖδες αὐτῶν ἀθάνατοι ἔσονται. ὅσοι δὲ παῖδας καταλελοίπασιν, ἡ τῆς πατρίδος εὐνοία ἐπίτροπος αὐτοῖς τῶν παίδων καταστήσεται. πρὸς δὲ τούτοις, εἰ μὲν ἐστὶ τὰ ὀποθανεῖν ὅμοιον τῷ μὴ γενέσθαι, ἀπηλλαγμένοι εἰσὶ νόσων καὶ λύπης καὶ τῶν ἄλλων τῶν προσπιπτόντων εἰς τὸν ἀνθρώπινον βίον: εἰ δὲ ἔστιν αἴσθησις ἐν Ἄιδου καὶ ἐπιμέλεια παρὰ τοῦ δαιμονίου, ὥσπερ ὑπολαμβάνομεν, εἰκόσ¹ τοὺς ταῖς τιμαῖς τῶν θεῶν καταλυομένας βοηθήσαντας πλείστης κηδεμονίας ὑπὸ τοῦ δαιμονίου τυγχάνειν ...

Il est difficile peut-être de consoler ceux qui passent par de telles épreuves ; car il n'y a ni voix ni loi capable d'endormir leurs chagrins ; le tempérament de chacun et son affection pour celui qui n'est plus fixent les bornes de son deuil. Pourtant il faut avoir du courage, prendre sur sa douleur dans la mesure du possible, et se souvenir non seulement de la mort de ceux qui sont disparus, mais aussi de la valeur dont ils nous ont légué l'exemple. Si le sort qu'ils ont subi mérite nos lamentations, du moins les exploits qu'ils ont accomplis sont-ils dignes d'éloges magnifiques. S'ils n'ont pas goûté d'une vieillesse vouée à la mort, du moins ont-ils acquis une belle gloire qui ne connaîtra pas la vieillesse, et sont-ils arrivés à être heureux de tout point. Parmi eux, les uns ont péri sans postérité : ils auront, dans les louanges de la Grèce des filles immortelles. Les autres ont laissé des enfants : la bienveillance de la patrie s'instituera pour eux la tutrice de ces orphelins. J'ajoute que si, une fois morts, il en est pour nous comme si nous n'étions pas nés, ils se trouvent désormais affranchis des maladies, de la douleur, et des autres misères qui s'abattent sur la vie humaine. Mais, si le sentiment nous reste dans le séjour d'Hadès, et si la divinité s'y préoccupe de nous, comme nous le présumons, il est naturel que ceux qui ont pris la défense des dieux pour empêcher la ruine de leurs honneurs obtiennent de la divinité la plus large sollicitude...

Hypéride, *Discours, Épitaphios*, 41-43, Texte établi et publié par G. Colin, Paris, Les Belles Lettres, 2013

L'epitaphios s'avère un genre profondément démocratique et égalitaire. Ce texte montre à quel point la mémoire des soldats morts pour la cité est anonymement célébrée. Elle diffère en cela de la *laudatio funebris* romaine qui, devant les rostrales, exalte la grandeur d'une *gens* illustrée par l'un de

ses fils. Elle est donc moins institutionnalisée que *l'epitaphios* et relève plus de la sphère privée. Au rebours, *l'epitaphios* est toujours l'occasion d'une auto célébration de la cité. D'ailleurs, ce qui l'emporte, n'est pas tant le *pathos*, la plainte, que le *logos* qui conjure la peine jusqu'à valoir pour l'acte de sacrifice et le compenser ; d'où le *topos* de l'infériorité ressentie de l'orateur qui ne peut être à la hauteur des exploits qu'il relate. Relevons enfin cette foi absolue dans un *logos* à tel point réconfortant qu'il en vient à exister : le *sèma* commémoratif s'est substitué à l'enfant. Est-ce si étonnant quand on sait que les Grecs avaient un modèle de la communication écrite qui se superposait au schéma de la famille où l'écriture occupait la place de la fille, l'auteur celle de son père, le petit-fils celle du *logos* prononcé par le gendre-lecteur ?

On a marché dessus

Il y a 50 ans, le 20 juillet 1969, sous les yeux de la Terre entière, la NASA réalisait un vieux rêve de l'Humanité, poser le pied sur la lune : c'était faire un grand pas... Fascinante lune, toute d'argent, astre particulièrement poétique pour l'œil et l'esprit humains, deuxième grand luminaire après le soleil que nous avons évoqué dans la précédente chronique. Elle a inspiré au fantasque Lucien tout un récit de voyage, où le philosophe Ménippe narre son décollage depuis l'Olympe jusqu'au séjour de Zeus, avec une première étape sur la lune.

ἤδη δ' οὖν μοι τοῦ τολμήματος ἐκμεμελετημένου τέλειός τε καὶ ἰσιπέτης γενόμενος οὐκέτι τὰ νεοτῶν ἐφρόνου, ἀλλ' ἐπὶ τὸν Ὀλυμπον ἀναβὰς καὶ ἰς ἐνὴν μάλιστα κούφως ἐπισιτισάμενος τὸ λοιπὸν ἔτεινον εὐθὺς τοῦ οὐρανοῦ, τὸ μὲν πρῶτον ἰλιγγιῶν ὑπὸ τοῦ βάθους, μετὰ δ' ἔφερον καὶ τοῦτο εὐμαρῶς. ἐπεὶ δὲ κατ' αὐτὴν ἤδη τὴν σελήνην ἐγεγόνειν πάμπολυ τῶν νεφῶν ἀποσπᾶσας, ἡσθόμην κάμνοντος ἑμαυτοῦ, καὶ μάλιστα κατὰ τὴν ἀριστερὰν πτέρυγα τὴν γυπίνην. προσελάσας οὖν καὶ καθεζόμενος ἐπ' αὐτῆς διανεπαυόμην ἐς τὴν γῆν ἄνωθεν ἀποβλέπων καὶ ἴσπερ ὁ τοῦ ὕμνου Ζεὺς ἐκεῖνος ἄρτι μὲν τὴν τῶν ἵπποπόλων; Θρηκῶν καθορώμενος, ἄρτι δὲ τὴν Μυσῶν, μετὸ ἄλιγον δέ, εἰ δόξειέ μοι, τὴν Ἑλλάδα, τὴν Περίδα καὶ τὴν Ἰνδικήν. ἐξ ὧν ἀπάντων ποικίλης τινὸς ἡδονῆς ἐνεπιμπλάμην.

Ἔταιρος

οὐκοῦν καὶ ταῦτα λέγοις ἄν, ὦ Μένιππε, ἵνα μηδὲ καθ' ἕν ἀπολειπώμεθα τῆς ἀποδημίας, ἀλλ' εἴ τί σοι καὶ ἰδοῦ πάρεργον ἰστόρηται, καὶ τοῦτο εἰδῶμεν ὡς ἔγωγε οὐκ ὀλίγα προσδοκᾷ ὠκούσεσθαι σχήματός τε περὶ γῆς καὶ τῶν ἐπ' αὐτῆς ἀπάντων, οἷά σοι ἄνωθεν ἐπισκοποῦντι κατεφαίνετο.

Μένιππος

καὶ ἰρθῶς γε, ἐ ὦταῖρε, εἰκάζεις: διόπερ ὡς οἷόν τε ἀναβὰς ἐπὶ τὴν σελήνην τῷ λόγῳ συναποδήμει τε καὶ συνεπισκόπει τὴν ὅλην τῶν ἐπὶ γῆς διάθεσιν. καὶ πρῶτον γέ μοι πάνυ μικρὰν δόκει τινὰ τὴν γῆν ὄραν, πολὺ λέγω τῆς σελήνης βραχυτέραν, ὥστε ἐγὰ ὠφνω κατακύψας ἐπὶ πολὴ ὑπόρουσιν ποῦ εἴη τὰ τηλικαῦτα ὄρη καὶ ἰ τοσαύτη θάλαττα: καὶ εἴ γε μὴ τὸν Ῥοδίων κολοσσὸν ἐθεασάμην καὶ τὸν ἐπὶ τῇ Φάρῳ πύργον, εἴ ὕσθι, παντελῶς ἄν με ἡ γῆ διέλαθε. νῦν δὲ ταῦτα ὑψηλῶς ἄντα καὶ ἱπερανεστηκότα καὶ ὁ ἰκεανὸς ἡρέμα πρὸς τὸν ἥλιον ὑποστίλβων διεσήμεινέ μοι γῆν εἶναι τὸ ὁρώμενον. ἐπεὶ δ' ἔπαξ τὴν ὄψιν ἐς τὰ ὀθενὲς ἀπηρεισάμην, ἅπας ὁ τῶν [p. 288] ἀνθρώπων βίος ἤδη κατεφαίνετο, οὐ κατ' ἄθνη μόνον καὶ πόλεις, ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ σαφῶς οἱ πλείοντες, οἱ πολεμοῦντες, οἱ γεωργοῦντες, οἱ δικαζόμενοι, τὰ γύναια, τὰ θηρία, καὶ πάνθ' ἅ ἄλλως ὅποσα τρέφει ζεῖδωρος ἄρουρα.

Dès lors, comme mon entreprise audacieuse était bien rodée et que j'étais devenu fort habile à voler, je perdis mes goûts d'oisillon. Je montai sur l'Olympe, puis, avec des provisions aussi légères que possible, je me dirigeai désormais droit sur le ciel. Au début, j'avais le vertige à cause de l'abîme, puis je parvins à le surmonter aisément. Quand je fus arrivé à la hauteur même de la lune après m'être complètement dégagé des nuages, je me rendis compte de ma propre fatigue, en particulier du côté de l'aile gauche, celle du vautour. M'étant donc approché et m'installant sur la lune, je m'accordai un temps de repos. D'en haut j'observais la terre, et tel le grand Zeus d'Homère je laissais descendre mon regard tantôt

« Vers le pays des Thraces riches en chevaux

Tantôt vers celui des Mysiens »,

Et un instant après, à mon gré, vers l'Hellade, la Perse et l'Inde. Toutes ces choses m'emplissaient d'un plaisir constamment renouvelé.

L'AMI. Alors j'aimerais que tu parles aussi de cela, Ménippe. Ne laissons pas échapper le moindre détail de ton voyage et que je puisse aussi connaître tout ce que tu as observé, ne serait-ce qu'au passage. Je m'attends à apprendre une foule d'informations sur la forme de la terre et tout ce qui s'y trouve, tel que cela t'apparaissait vu d'en haut.

MÉNIPPE. Tu devines juste, mon ami. Fais donc ton possible pour monter sur la lune en imagination. Voyage en ma compagnie et observe avec moi la disposition des choses terrestres dans leur ensemble.

Tout d'abord, mon cher, imagine que tu vois une sorte de terre, toute petite, c'est-à-dire beaucoup plus menue que la lune. C'est pourquoi, m'étant soudain penché, je fus gagné par l'embarras : où étaient ces montagnes de si grande taille et cette mer si vaste ? Si je n'avais pas vu le Colosse de Rhodes et la tour de Pharos, assurément je n'aurais absolument pas remarqué la terre. Mais ces hauts monuments proéminents et l'Océan qui brillait légèrement au soleil me signalaient que c'était bien la terre que je voyais. Une fois que j'eus fixé mon regard attentivement, toute la vie des humains m'apparut, non seulement à l'échelle des nations et des cités, mais clairement : les navigateurs eux-mêmes, les combattants, les laboureurs, les plaideurs, les femmes, les bêtes sauvages, en somme tout ce que nourrit « la glèbe féconde ».

Lucien, *Icaroménippe*, 11-12, texte traduit par A.-M. Ozanam, Paris, Les Belles Lettres, 2009

En Grec comme en latin *Séléné/Luna* est un dérivé de *selas/lux* « la lumineuse, l'étincelante ». De fait, chez les peuples anciens, la lune, était considérée comme à ce point puissante et malfaisante qu'il était prudent de ne la pas nommer directement mais par une épithète. Nous sommes donc en présence d'un véritable tabou linguistique qui est encore actif de nos jours. La lune, astre nocturne, est liée à un monde dangereux et maléfique (les lunatiques étaient sensés éprouver ses variations) d'où son association avec Artémis et Hécate, alors que le soleil est associé à Apollon. Initialement, dans les calendriers grecs puis romains, la lune était l'astre référent pour établir le mois, au prix d'approximations et de décalages par rapport au calendrier solaire (réforme de J. César en 46 av. J.-C.). Pour ce qui est de la science, tous les astronomes de tous les temps ont entériné que la lune tournait autour de la terre et donc la théorie du mouvement de la lune est admise depuis l'Antiquité, selon un mouvement identifié comme complexe, et calculé par Hipparque (IIe s. av. J.-C.) puis par Claude Ptolémée (IIe s. apr. J.-C.). Si vers 229 av. J.-C. Ératosthène trouva en Égypte les dimensions du rayon et de la circonférence terrestres, c'est Aristarque, puis Hipparque qui élaborèrent une méthode pour déterminer le diamètre de la lune. Par exemple, Claude Ptolémée établit la distance moyenne en rayon terrestre pour la lune de 48, Mercure, 115, Vénus, 622, Soleil, 1210, Mars, 5040, Jupiter, 11503, Saturne, 17026 et les étoiles 20000. L'univers des Anciens était de dimension modeste, certainement moins effrayant que notre univers en années lumière et en expansion.

Qué calor !

Ce début d'été a immédiatement signalé son commencement par un épisode de chaleur caniculaire sur tout notre pays (à part l'irréductible village breton !). La touffeur est si insupportable que nous cherchons toutes les parades pour se terrer au frais et nous ne savons plus à quel saint nous vouer. Nous évoquons aisément le réchauffement climatique, les Anciens invoquaient un mythe, celui de Phaéton.

πολλοὶ γὰρ τῶν τε ποιητῶν καὶ τῶν συγγραφέων φασὶ Φαέθοντα τὸν Ἥλιου μὲν υἱόν, παῖδα δὲ τὴν ἡλικίαν ὄντα, πεῖσαι τὸν πατέρα μίαν ἡμέραν παραχωρῆσαι τοῦ τεθρίππου: συγχωρηθέντος δ' αὐτῷ τούτου, τὸν μὲν Φαέθοντα ἐλάυνοντα τὸ τέθριππον μὴ δύνασθαι κρατεῖν τῶν ἡνιῶν, τοὺς δ' ἵππους καταφρονήσαντας τοῦ παιδὸς ἐξενεχθῆναι τοῦ συνήθους δρόμου, καὶ τὸ μὲν πρῶτον κατὰ τὸν οὐρανὸν πλανωμένους ἐκπυρῶσαι τοῦτον καὶ ποιῆσαι τὸν νῦν γαλαξίαν καλούμενον κύκλον, μετὰ δὲ ταῦτα πολλὴν τῆς οἰκουμένης ἐπιφλέξαντας οὐκ ὀλίγην κατακάειν χώραν. διὸ καὶ τοῦ Διὸς ἀγανακτήσαντος ἐπὶ τοῖς γεγενημένοις, κεραινωσάμενος τὸν Φαέθοντα, ἀποκαταστῆσαι δὲ τὸν ἥλιον ἐπὶ τὴν συνήθη πορείαν. τοῦ δὲ Φαέθοντος πεσόντος πρὸς τὰς ἐκβολὰς τοῦ νῦν καλουμένου Πάδου ποταμοῦ, τὸ δὲ παλαιὸν Ἡριδανοῦ προσαγορευομένου, θρηνησάμενος τὰς ἀδελφὰς αὐτοῦ τὴν τελευταίαν φιλοτιμότητα, διὰ δὲ τὴν ὑπερβολὴν τῆς λύπης ὑπὸ τῆς φύσεως μετασηματισθῆναι τὴν φύσιν, γενομένης αἰγείρουσ.

Beaucoup de poètes et de prosateurs disent en effet que Phaéton, fils de Soleil, et qui était encore enfant, convainquit son père de lui céder pour un jour son quadriges ; il y consentit et Phaéton qui conduisait le quadriges ne peut maîtriser les rênes, les chevaux, faisant peu de cas de l'enfant, s'écartèrent de leur route habituelle ; d'abord, errant dans le ciel, ils l'enflammèrent et produisirent le cercle qu'on appelle aujourd'hui la Voie Lactée, puis, embrasant une vaste partie du monde habité, ils consumèrent une région de dimension non négligeable. Aussi Zeus fut-il furieux de ces événements ; il foudroya Phaéton et remit le Soleil dans son chemin habituel. Phaéton tomba près des bouches du fleuve appelé aujourd'hui Pô et dénommé depuis l'Antiquité Éridan, ses sœurs chantèrent des threnes pleins de passion sur sa mort, et l'extrême chagrin les fit changer de nature ; elles devinrent peupliers.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique, Livre des îles*, V, 23,2-3, Paris, Les Belles Lettres 2015, texte établi et traduit par J. Jouanna et M. Casevitz

La planète se réchauffe-t-elle ? Le temps se détraque-t-il ? S'il est acquis que la terre connaît un climat d'ensemble dû à sa position par rapport au soleil, les climatologues n'en ont pas moins défini des ères, et notamment subdivisé l'ère post glaciaire : après le pré-boréal (8200-6800 av. J.-C.), le boréal (6800-5500 av. J.-C.), l'atlantique (5500-2500 av. J.-C.), le sub-boréal (2500-700 av. J.-C.), nous sommes, avec les Grecs, depuis 700 av. J.-C. dans le sub-atlantique, période chaude et humide. En Occident, depuis les VI et Ve s. av. J.-C., des voyageurs, géographes, savants, comme Hérodote ou les disciples d'Hippocrate, se sont intéressés à la description des climats. Mais faute de mesures suffisamment étendues, ils ne pouvaient guère apprécier les modifications climatiques.

Quelle est la lecture mythique du phénomène ? Phaéton (Le brillant), en digne fils de son père Hélios le Soleil, obtint de ce dernier la permission de conduire son char. Mais, fils insensé et

turbulent, il fut responsable d'une sécheresse qui brûla la Terre (Platon, *Timée*) et périt lui-même par le foudre de Zeus. Il s'agit bien, au propre comme au figuré, d'une erreur de conduite, mais d'origine divine, les hommes ne s'étant pas encore prétendus maîtres de la nature !

Hot dog

Depuis août 2003, le moindre excès de chaleur est qualifié, parfois abusivement, de canicule. D'où vient cette « petite chienne » ? Dans le panorama des Lettres anciennes, nous nous autorisons une référence plus inédite, celle des *Astronomica* de Manilius, poète astronome actif sous Tibère. Il y explique, dans une visée didactique, les astres, leur position ainsi que leur influence sur les hommes et leurs activités. Tout méditerranéen a fait l'expérience de ce phénomène qui accable nos organismes et se multiplie avec le dérèglement climatique actuel.

Cum vero in vastos surget Nemeæus hiatus,
Exoritur canis, latratque canicula flammæ
Et rabit igne suo, geminatque incendia solis:
Qua subdente facem terris radiosque movente
210 Dimicat in cineres orbis, fatumque supremum
Sortitur, languetque suis Neptunus in undis,
Et viridis nemori sanguis decedit et herbis.
Cuncta peregrinos orbis animalia quærunt;
Atque eget alterius mundus; natura suismet
Ægrotat morbis, nimios obsessa per æstus
Inque rogo vivit. Tantus per sidera fervor
Funditur! atque uno ceu sunt in lumine cuncta.
Hæc ubi se ponto per pronas extulit oras,
Nascentem si quem pelagi perstrinxerit unda,
220 Effrenos animo, violentaque pectora finget
Irarumque dabit fluctus, odiumque, metumque
Totius vulgi. Præcurrunt verba loquentis,
Ante os est animus: nec magnis concita causis
Corda micant et lingua rabit latratque loquendo:
Morsibus et crebris dentes in voce relinquit.
Ardescit vitio vitium, viresque ministrat
Bacchus, et in flammam sævas exsuscitat iras.
Nec silvas rupesque timent, vastosque leones
Aut spumantis apri dentes, atque arma ferarum,
230 Effunduntque suas concessio in corpore flammæ.
Ne tales mirare artes sub sidere tali:
Cernis ut ipsum etiam sidus uenetur in astris?
Prægressum quærît leporem comprehendere cursu.

Lorsque le lion commence à nous montrer sa terrible gueule, le chien se lève, la canicule vomit des flammes : l'ardeur de ses feux la rend furieuse, et double la chaleur du soleil. Quand elle secoue son flambeau sur le globe, et qu'elle nous darde ses rayons, la terre, presque réduite en cendre, semble être à son dernier moment; Neptune languit au fond de ses eaux, les arbres des forêts sont sans sève, les herbes sans vigueur. Tous les animaux cherchent un asile sous un ciel lointain ; le monde aurait besoin d'un autre monde, où il pût se réfugier. La nature, au milieu de cet incendie, éprouve des maux dont elle-même est la cause, et elle vit en quelque sorte sur son bûcher; tant est grande la chaleur répandue par tout le ciel ! Les feux de tous les astres semblent concentrés dans un seul. Lorsque cette constellation, sortant des eaux, commence à monter sur le penchant du globe, celui que l'eau de la mer effleure alors au moment de sa naissance sera d'un caractère violent et impétueux: livré à ses fureurs, il sera pour la foule un objet de terreur et de haine ; un tel homme précipite sans raison ses paroles ; il n'a pas encore ouvert la bouche, qu'il a déjà montré son emportement : le sujet le plus léger le met hors de lui-même ; il écume, il hurle au lieu de parler ; il

se tord la langue, et ne peut achever son discours. Un autre défaut rend celui-ci plus redoutable encore : Bacchus augmente la fureur de cet insensé, dont l'indomptable rage se porte aux derniers excès. La nuit des forêts, la hauteur des montagnes, la vue d'un lion terrible, les défenses d'un sanglier écumant, les armes dont les bêtes sauvages sont pourvues, rien n'est capable de l'intimider; il déploie sa fureur contre le premier ennemi qui se présente. Au reste, ne soyez pas surpris que cette constellation inspire de telles inclinations. Ne voyez-vous pas qu'elle chasse elle-même dans le ciel? Elle cherche à atteindre dans sa course le lièvre qui fuit devant elle.

Traduction de M. Nisard, 1842

Manilius, *Astronomica*, V, 206-233

Selon les astronomes, les grandes touffeurs adviennent à l'apparition de la constellation du chien, c'est-à-dire pour l'essentiel l'été. Cette constellation possède l'étoile la plus brillante du ciel, Sirius (la fameuse Sothis (en grec) / Sopdet (en égyptien) dont le lever héliaque annonçait le début de la crue et de l'année. Elle se situe d'ailleurs dans la gueule du grand chien (*latrat*, v207, la canicule, littéralement "aboie"). Jadis, la brillante étoile se levait le matin vers le 21 juin et annonçait les grandes chaleurs de l'été. D'ailleurs, les auteurs latins tels Horace, Virgile, voire Manilius recommandaient sagement de quitter les grandes villes pour aller trouver la fraîcheur des campagnes. Selon l'érudit Théon d'Alexandrie (IV-Ve s. apr. J.-C.), la canicule commençait 20 jours avant le lever de Sirius et prenait fin 20 jours après, soit du 3 juillet au 11 août. Selon certains, cette période ardente s'expliquait par la rage des chiens et la fièvre des hommes. La mythologie n'a pas manqué de fournir une étiologie à la forme de la constellation : ainsi Orion, chasseur légendaire, fut tué par le Scorpion. Tous deux furent placés en vis-à-vis et en opposition, dans la voûte céleste, afin de ne pas être au-dessus de l'horizon au même moment. Sirius, le chien d'Orion, est représenté, lui, à ses pieds, poursuivant le Lièvre. Ces inquiétantes et récurrentes canicules ne nous invitent-elles pas justement à adopter sur le réchauffement climatique le voltairien "point de vue de Sirius" ?

Coquillages et crustacés

Les plages de l'été sont les lieux de toutes les tentations : les corps se dénudent sous le soleil et ressemblent qui à un homard ou une écrevisse, une sirène ou un bigorneau. Malgré cela, Éros est à l'œuvre et l'Amour est aveugle. La grande déesse de la beauté et de l'amour elle-même naquit dans ces circonstances, mais d'une façon bien surprenante. Le vieil Hésiode nous en retrace la genèse.

ὥς φάτο: γήθησεν δὲ μέγα φρεσὶ Γαῖα πελώρη:
εἶσε δὲ μιν κρύψασα λόχῃ : φνέθηκε δὲ χερσὶν
175 ἄρπην καρχαρόδοντα: δόλον δὲ ἔπεθήκατο πάντα.

ἦλθε δὲ νύκτῃ ἄγων μέγας Οὐρανός, ἀμφὶ δὲ Γαίῃ
ἰμεῖρων φιλότητος ἐπέσχετο καὶ ἐῖ ῥτανύσθη
πάντη: ὃ δὲ ἔκ λοχέοιο πάϊς ὠρέξατο χειρὶ
σκαίῃ, δεξιτερῇ δὲ πελώριον ἔλλαβεν ἄρπην

180 μακρὴν καρχαρόδοντα, φίλου δ' ἄπο μήδεα πατρὸς
ἔσσυμένως ἤμησε, πάλιν δ' ἔρριψε φέρεσθαι
ἔξοπίσω: τὰ μὲν οὐ τι ἐτώσια ἔκφυγε χειρός:

ὄσσαι γὰρ ῥαθάμιγγες ἀπέσσυθεν αἱματόεσσαι,
πάσας δέξατο Γαῖα: περιπλομένων δὲ ἵναυτῶν
185 γείνατ' Ἐρινὺς τε κρατερὰς μεγάλους τε Γίγαντας,
τεύχεσι λαμπομένους, δολίχῃ ἄγχεα χερσὶν ἔχοντας,
Νύμφας θ' ἄς Μελίης καλέουσέ τ' ἄπειρονα γαῖαν.

μήδεα δ' ὅς τ' ἄπο πρῶτον ἀποτμήξας ἀδάμαντι
κάββαλ' ἄπ' ἄπειροιο πολυκλύστε φνὶ πόντῳ,
190 ὥς φέρετ' ἄμπελαγὸς πούλιν χρόνον, ἀμφὶ δὲ λευκὸς
ἄφρὸς ἄπ' ἄθανάτου χρόνος ὄρνυτο: τῷ δ' ἄνι κούρη
ἔθρέφθη: πρῶτον δὲ Κυθήροισιν ζαθέοισιν
ἔπλητ' ἄνθεν ἔπειτα περίρρυτον ἵκετο Κύπρον.

ἔκ δ' ἄβη αἰδοίῃ καλὴ θεός, ἀμφὶ δὲ ποίῃ
195 ποσσὶν ὑπο ῥαδινοῖσιν ἀέξετο: τὴν δ' ἄφροδίτην
ἄφρογενέα τε θεὰν καὶ ἰστέφανον Κυθήρειαν
κικλήσκουσι θεοὶ τε καὶ ἰνέρες, οὐνεκ' ἄν ἀφρῶ
θρέφθη: ἄταρ Κυθήρειαν, ὅτι προσέκυρσε Κυθήροις:
Κυπρογενέα δ' ὅς τ' ἄν γέντο πολυκλύστε φνὶ Κύπρῳ:

200 ἡ δὲ φιλομμηδέα, ὅτι μηδέων ἐξεφάανθη.
τῇ δ' ἄρως ὠμάρτησε κατ' ἴμερος ἔσπετο καλὸς
γεινομένη τὰ πρῶτα θεῶν τ' ἄς φῦλον ἰούση.

ταύτην δὲ ἄρχῆς τιμὴν ἔχει ἡ δὲ λέλογχε
μοῖραν ἐν ἀνθρώποισι καὶ ἰθανάτοισι θεοῖσι,
205 παρθένους τὸ ἄρους μειδήματά τ' ἄξαπάτας τε
τέρψιν τε γλυκερὴν φιλότητά τε μελιχίην τε.

Il dit, et l'énorme Terre en son cœur sentit grande joie. Elle le cacha, le plaça en embuscade, puis lui mit dans les mains la grande serpe aux dents aiguës et lui enseigna tout le piège. Et le grand Ciel vint, amenant la nuit ; et, enveloppant Terre, tout avide d'amour, le voilà qui s'approche et s'épand en tout sens. Mais le fils, de son poste, étendit la main gauche, tandis que, de la droite, il saisissait l'énorme, la longue serpe aux dents aiguës ; et, brusquement, il faucha les bourses de son père, pour

le jeter ensuite, au hasard, derrière lui. Ce ne fut pas pourtant un vain débris qui lors s'enfuit de sa main. Des éclaboussures sanglantes en avaient jailli ; Terre les reçut toutes, et, avec le cours des années, elle en fit naître les puissantes Érinyes, et les grands Géants aux armes étincelantes, qui tiennent en leurs mains de longues javelines, et les Nymphes aussi qu'on nomme Méliennes, sur la terre infinie. Quant aux bourses, à peine les eut-il tranchées avec l'acier et jetées de la terre dans la mer au flux sans repos, qu'elles furent emportées au large, longtemps ; et, tout autour, une blanche écume sortait du membre divin. De cette écume une fille se forma, qui toucha d'abord à Cythère la divine, d'où elle fut ensuite à Chypre qu'entourent les flots ; et c'est là que prit terre la belle et vénérable déesse qui faisait autour d'elle, sous ses pieds légers, croître le gazon et que les dieux aussi bien que les hommes appellent Aphrodite, pour s'être formée d'une écume, ou encore Cythérée, pour avoir abordé à Cythère. Amour et le beau Désir, sans tarder, lui firent cortège, dès qu'elle fut née et se fut mise en route vers les dieux. Et, du premier jour, son privilège à elle, le lot qui est le sien, aussi bien parmi les hommes que parmi les Immortels, ce sont les babils de fillettes, les sourires, les piperies ; c'est le plaisir suave, la tendresse et la douceur.

Hésiode, *Théogonie*, v173-206, Texte établi et traduit par P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1928

Dans le panthéon grec, cette célèbre déesse appartient aux divinités primordiales (c'est la tata de Zeus !), ce qui correspond à sa fonction de fécondité universelle ainsi qu'aux circonstances sauvages de sa naissance. En effet, dans la scène primitive de l'émasculatation d'Ouranos, Terre reçoit les éclaboussures sanglantes et au fil du temps produit les Érinyes, Les Géants et les Nymphes Méliennes. Le sperme d'Ouranos, porté par un autre principal mâle (*pontos*), donne forme à Aphrodite. Cette version est différente de celle que l'on trouve dans Homère (*Iliade*, V, v370), où Aphrodite est fille de Zeus et de Dionè. Quoi qu'il en soit, la rencontre de cette double fécondité ouranienne et marine, cette naissance sublime du sein des flots, a inspiré tant de représentations figurées, associant cette figure de l'amour à la mer. Il est remarquable qu'Aphrodite ne naît pas d'une union amoureuse, mais de la castration du père Ouranos pendant son union avec Terre, ce qui constitue un lourd passé pour la future déesse de l'amour, d'où son ambivalence (v205). Dans ce cadre maritime viennent s'insérer le symbolisme des coquillages et toute une tradition qui les associe au mythe d'Aphrodite dans le monde méditerranéen. Les Grecs associaient la coquille marine à l'organe génital féminin, et la naissance d'Aphrodite est emblématique d'une telle association. L'étymologie populaire inaugurée par Hésiode lie le nom d'Aphrodite à celui de l'écume (*aphros*). Une hypothèse apparente le deuxième élément de son nom à Detis, divinité pré hellénique de la mer. Il semblerait que le premier élément porterait une idée d'éclosion, encore perceptible dans le mois *Aprilis*. Aux bords des flots, donc, ne vous fermez pas comme une huître si vous voulez trouver la perle rare !

Primus me circumdedisti

« c'est toi qui le premier m'as contourné » (devise d'Elcano)

Nous fêtons cette année le 500^e anniversaire du tour du monde, accompli par le Portugais Magellan (1480-1521), malgré lui et sans lui, puisque c'est son lieutenant basque Elcano (1476-1526) qui l'a bouclé. À ce titre, le Portugal a souhaité, en 2017, inscrire au patrimoine mondial de l'Unesco la « Route Magellan », sur fond de polémique, puisque c'était l'Espagne qui avait financé le voyage et un basque qui l'avait terminé. Les civilisations de la Méditerranée, centrées sur ce *mare nostrum* intérieur, comptaient des navigateurs hardis, Phéniciens et Grecs. Une figure se détache dans l'historiographie antique, celle du marseillais Pythéas (fin du IV^e s. av. J.-C.) qui serait allé aux confins du monde.

Πολύβιος δὲ τὴν Εὐρώπην χωρογραφῶν τοὺς μὲν ἀρχαίους ἔαν φησι, τοὺς δὲ ἰκείνους ἐλέγχοντας ἐξετάζειν Δικαίαρχόν τε καὶ Ἰρατοσθένη τὸν τελευταῖον πραγματευσάμενον περὶ γεωγραφίας καὶ Πυθέαν, ὅφ' οὗ παρακρουσθῆναι πολλούς, ὅλην μὲν τὴν Βρεττανικὴν ἐμβαδὸν ἐπελθεῖν φάσκοντος, τὴν δὲ περίμετρον πλειόνων ἢ τετάρων μυριάδων ἀποδόντος τῆς νήσου, προσιστορήσαντος δὲ καὶ τὰ περὶ τῆς Θούλης καὶ τῶν τόπων ἐκείνων, ἐν οἷς οὔτε γῆ καθ' αὐτὴν ὑπῆρχεν ἔτι οὔτε θάλαττα οὔτ' ἄρ, ἀλλὰ σύγκριμά τι ἐκ τούτων πλεύμονι θαλαττίε φοικός, ἐν ᾧ φησι τὴν γῆν καὶ τὴν θάλατταν αἰωρεῖσθαι καὶ τὰ σύμπαντα, καὶ τοῦτον ὡς ἂν δεσμὸν εἶναι τῶν ὄλων, μήτε πορευτὸν μήτε πλωτὸν ὑπάρχοντα. Τὸ μὲν οὖν τῷ πλεύμονι εἰκότως αὐτὸς ἔωρακένας, τᾶλλα δὲ λέγειν ἐξ ἀκοῆς. Ταῦτα μὲν τὰ τοῦ Πυθέου, καὶ διότι ἐπανελθὼν ἐνθένδε πᾶσαν ἐπέλθοι τὴν παρωκεανῆτιν τῆς Εὐρώπης ἀπὸ Γαδείρων ἕως Ταναΐδος· φησὶ δ' οὖν ὁ Πολύβιος ἄπιστον καὶ αὐτὸ τοῦτο πῶς ἰδιωτὰ ἠνθρώπων καὶ πένητι τὰ τοσαῦτα διαστήματα πλωτὰ καὶ πορευτὰ γένοιτο. Τὸν δ' Ἰρατοσθένη διαπορήσαντα εἰ χρῆ πιστεύειν τούτοις, ὅμως περὶ τῆς Βρεττανικῆς πεπιστευκένας καὶ τῶν κατὰ Γάδειρα καὶ τὴν Ἰβηρίαν. Πολὺ δὲ φησι βέλτιον τῷ Μεσσηνίῳ πιστεύειν ἢ τούτῳ· φ μέντοι γε εἰς μίαν χώραν τὴν Παγχαίαν λέγει πλεῦσαι· ὁ δὲ καὶ μέχρι τῶν τοῦ κόσμου περάτων κατοπτευκένας τὴν προσάρκτιον τῆς Εὐρώπης πᾶσαν, ἣν οὐδ' ἂν τ' ἔωρμη πιστεύσαι τις λέγοντι.

Dans les pages qu'il a consacrées à la « chorégraphie » de l'Europe, Polybe déclare qu'il laisse de côté les anciens auteurs, mais qu'il entend soumettre à un examen critique les thèses de ceux qui ont contesté leurs assertions, c'est-à-dire Dicaliarchos et le dernier en date des auteurs d'ouvrages géographiques, Ératosthène, ainsi que Pythéas. Ce dernier, nous dit-il, a trompé bien des lecteurs en racontant qu'il avait parcouru toutes les régions accessibles de la Bretagne, île dont le pourtour dépasserait, selon lui, quarante mille stades, puis en donnant de Thulé et de ses parages une description telle qu'à l'en croire il n'y aurait plus là-bas de véritable terre, ni de mer, ni d'air, mais une sorte de combinaison de ces trois éléments, quelque chose qui ressemblerait à du poumon marin, une matière dans laquelle la mer, la terre, tout ce qui existe enfin, se trouveraient en suspens et qui lierait en quelque sorte entre eux tous les éléments, rendant aussi bien la marche à pied que la navigation impossible. Pythéas déclare qu'il a vu de ses yeux cette substance, mais il ne parle du reste que par ouï-dire. Après avoir raconté tout cela, il assure qu'au cours de son voyage de retour, il a longé tout le littoral océanique de la Bretagne, de Gadéira au cours du Tanaïs.

Polybe considère qu'il est déjà en soi invraisemblable qu'un simple particulier sans fortune ait pu parcourir sur mer et sur terre de telles distances. Ératosthène, bien qu'il hésitât à ajouter foi à tous les récits de Pythéas, acceptait cependant comme véridiques les informations qu'il nous donnait sur la Bretagne, sur la région de Gadéira et sur l'Espagne, mais, dit Polybe, il vaudrait bien mieux en croire le Messénien que le Massaliote. Le premier, en effet, ne prétend avoir été que dans un seul

pays, la Panchaïe, tandis que l'autre affirme qu'il a poussé jusqu'aux confins de la terre et visité toute l'Europe septentrionale. Or, nous n'en croirions même pas Hermès s'il en disait autant.

Polybe, *Histoire*, XXXIV, 5, Texte et traduction par D. Roussel, Ouvrage préparé avec le concours du Centre national du livre, 2003

À l'époque de Pythéas, il faut rappeler que, aux yeux des Grecs, autour de la Méditerranée, il y avait au Sud l'Afrique (Libye) dont on savait qu'on pouvait faire le tour (Euthymène, à une époque plus haute, doubla l'Afrique, gagna le fleuve Sénégal et crut avoir retrouvé le Nil) ; à l'Est, la limite connue était l'Inde, parcourue par Alexandre le Grand et ses scientifiques jusqu'à l'Indus ; l'Europe enfin, indéfinie au Nord, s'achevait à l'Ouest par des rivages autour desquels roulait l'Océan, dont le cours immense enserrait l'ensemble émergé. Porté par ce vif appétit de savoir, Pythéas partit de Massalia et entreprit deux voyages. Bien qu'il ne fût pas le premier à pénétrer l'Océan et à longer la façade ouest de l'Europe jusqu'aux îles britanniques, il poussa néanmoins son exploration vers le Nord inconnu, dans les rigueurs croissantes du climat, jusqu'en Ecosse, voire vraisemblablement jusqu'à l'Islande (identifiée à Thulé ?). Pythéas était un savant, connaisseur en astronomie et en mathématiques, fin expert dans l'art des relevés au *gnomon* pour déterminer la latitude. Quand il en fut rentré, Pythéas accomplit un autre long périple, partant de Gadès, contourna l'Europe, puis passa au Nord-Est jusqu'à la mer baltique, inaugurant ainsi une nouvelle route de l'ambre (*cf.* notre chronique « marche à l'ambre »). Issu de la cité des Phocéens (ces grands découvreurs de l'Ouest, qui ne s'étaient cantonnés qu'au bassin méditerranéen), astronome savant, intrépide marin, anthropologue avant la lettre, Pythéas fut le plus brillant des explorateurs de toute l'Antiquité. À telle enseigne que son buste l'honore encore aujourd'hui sur la canebière.

Acta est fabula

Par ce titre référant à la fin d'une comédie latine, nous voulons commémorer le pétulant, le dynamique, le jovial et bon vivant 5^e président de la Ve République, disparu le 26 septembre dernier, Jacques Chirac. À l'instar d'Auguste qui se demandait s'il avait bien joué « le mime de la vie », le rideau est tombé sur la scène politique française qu'il a occupée pendant 40 ans. Comment Rome abordait-elle la mort, les funérailles et le deuil du premier citoyen, le *princeps*, et notamment le tout premier d'entre eux, Auguste ? Comment une personne, ayant exercé des fonctions étatiques, cesse-t-elle d'appartenir à la sphère privée, même dans la mort ?

Obiit in cubiculo eodem, quo pater Octavius, duobus Sextis, Pompeio et Appuleio, cons. XIII. Kal. Septemb. hora diei nona, septuagesimo et sexto aetatis anno, diebus V et XXX minus. Corpus decuriones municipiorum et coloniarum a Nola Bouillas usque deportarunt noctibus propter anni tempus, cum interdiu in basilica cuiusque oppidi uel in aedium sacrarum maxima reponeretur. a Bouillis equester ordo suscepit urbique intulit atque in uestibulo domus conlocavit. senatus et in funere ornando et in memoria honoranda eo studio certatim progressus est, ut inter alia complura censuerint quidam, funus triumphali porta ducendum, praecedente Victoria quae est in curia, canentibus neniam principum liberis utriusque sexus; alii, exequiarum die ponendos anulos aureos ferreosque sumendos; nonnulli, ossa legenda per sacerdotes summorum collegiorum. fuit et qui suaderet, appellationem mensis Augusti in Septembrem transferendam, quod hoc genitus Augustus, illo defunctus esset; alius, ut omne tempus a primo die natali ad exitum eius saeculum Augustum appellaretur et ita in fastos referretur. uerum adhibito honoribus modo bifariam laudatus est : pro aede Diui Iuli a Tiberio et pro rostris ueteribus a Druso Tiberi filio, ac senatorum umeris delatus in Campum crematusque. nec defuit uir praetorius, qui se effigiem cremati euntem in caelum uidisse iuraret. reliquias legerunt primores equestris ordinis tunicati et discincti pedibusque nudis ac Mausoleo condiderunt. id opus inter Flaminiam uiam ripamque Tiberis sexto suo consulatu extruxerat circumiectasque siluas et ambulationes in usum populi iam tum publicarat.

Il mourut dans la même chambre que son père Octavius, sous le consulat de deux Sextus, S. Pompée et S. Appuleius, le quatorzième jour avant les calendes de Septembre, à la neuvième heure du jour, à l'âge de soixante-seize ans, moins trente-cinq jours. Les décurions des municipes et des colonies transportèrent son corps de Nola jusqu'à Bovillae, pendant la nuit, à cause de la chaleur de la saison, et le jour on le déposait dans la basilique de chaque ville ou dans son plus grand temple. À Bovillae, on le remit aux chevaliers, qui le portèrent à Rome et le déposèrent dans le vestibule de sa maison. Les sénateurs, rivalisant de zèle pour embellir ses funérailles et honorer sa mémoire, émirent un grand nombre de motions diverses ; entre autres, ils allèrent jusqu'à proposer, les uns, que le convoi passât par la porte triomphale, précédé de la Victoire qui est dans la curie, tandis que les fils et les filles des principaux citoyens chanteraient un hymne funèbre ; d'autres, que, le jour des obsèques, on déposât les anneaux d'or pour en prendre de fer ; certains, que les ossements fussent recueillis par les prêtres des collèges supérieurs. Un sénateur voulait même que l'on donnât au mois de septembre le nom d'Auguste, attribué au mois précédent parce que celui-ci l'avait vu mourir, tandis que le premier l'avait vu naître ; un autre, que toute la période comprise entre le jour de sa naissance et sa mort fût appelée « siècle d'Auguste », et portée sous ce nom dans les fastes. Mais on imposa des bornes à ces honneurs ; il eut deux oraisons funèbres, — la première prononcée par Tibère devant le temple du divin Jules, la seconde, par Drusus, le fils de Tibère, du haut de l'ancienne tribune aux harangues —, puis les sénateurs le portèrent sur leurs épaules au Champ de Mars, où il fut brûlé. Il se trouva encore un ancien préteur pour jurer qu'il avait vu son

fantôme monter au ciel après la crémation. Les principaux membres de l'ordre équestre, en tunique, sans ceinture et pieds nus, recueillirent ses restes et les déposèrent dans la Mausolée : Auguste avait fait construire ce tombeau entre la voie Flaminienne et la rive du Tibre, pendant son sixième consulat, et, dès cette époque, il avait ouvert au public les bosquets et les promenades dont il était entouré.

Suétone, *Vie d'Auguste*, C, texte établi et traduit par H. Ailloud, Les Belles Lettres, 2008

En 14 apr. J.-C., Auguste avait déjà pris des dispositions minutieuses relatives au déroulement de ses funérailles (y compris le lieu du bûcher). Il les avait consignées dans des *mandata de funere suo* (déposées chez les Vestales). Il avait déjà voulu en 12 av. J.-C. que les funérailles de son meilleur ami Agrippa fussent, sorte de répétition générale, semblables aux siennes. Plus généralement, les funérailles d'Auguste, et le sens qu'allait leur donner son successeur Tibère, s'inscrivaient, sur la toile de fond des grandes funérailles du Ier s. av. J.-C. (Sylla, César surtout, les trépassés de la *domus Augusta*) dans une stratégie du deuil. S'agissant du Père de la Patrie, tous les citoyens devaient se transformer en un groupe de *lugentes*. Les sénateurs d'abandonner le laticlave ; les magistrats en charge de déposer les symboles de leur statut ; les consuls d'abandonner leur place ; Tibère et son fils Drusus de revêtir une toge sombre ; les sénateurs chargés de transporter la dépouille du Prince de sa maison au forum jusqu'au champ de Mars ; les hommes de prendre le deuil pour quelques jours, les femmes pour une année entière ; autant de signes de dégradation pour une procession de type triomphal. En effet, le corps d'Auguste d'être transporté sur un char triomphal, passant sous la porte triomphale ; une *laudatio* de Drusus aux Rostres, une autre *laudatio* prononcée par Tibère au temple du divin Jules ; puis les honneurs célestes décrétés au disparu par le Sénat le 17 septembre, qui allaient installer comme *diuus* le Prince disparu au sein du système religieux du polythéisme romain. Peu de gens, à vrai dire, éprouvèrent un chagrin réel (après près de 40 années de règne), et tous l'ont véritablement pleuré sous Tibère...

ἐπεὶ δὲ πάνυ καλῶς πέπαισται, δότε κρότον
καὶ πάντες ἡμᾶς μετὰ χαρᾶς προπέμψατε

Si la pièce
Vous a plu, donnez-lui vos applaudissements
Et, tous ensemble, manifestez-nous votre joie

Métamorphoses d'automne

Depuis quelques décennies, une tradition anglo-saxonne s'efforce de s'implanter chaque année fin octobre, à la faveur de l'obscurité croissante, la fête d'Halloween. Charriant tout un folklore spécifique, entre têtes de mort et bonbons, où se mêlent euphorie, fascination ainsi que terreurs mortifères et exutoires. Elle coïncide avec la fête des morts et peut-être l'ouverture avec l'autre monde. Cet attrait pour l'irrationnel fascinait déjà les esprits dans l'Antiquité, notamment par la transformation en loup-garou. Le célèbre roman populaire le *Satiricon* nous en fait un récit, comme il se doit, truculent.

Postquam ergo omnes bonam mentem bonamque valitudinem sibi optarunt, Trimalchio ad Nicerotem respexit et : « solebas, inquit, suavius esse in convictu ; nescio quid nunc taces nec muttis. Oro te, sic felicem me videas, narra illud quod tibi usu venit. » Niceros delectatus affabilitate amici : « omne me, inquit, lucrum transeat, nisi iam dudum gaudimonio dissilio, quod te talem video. Itaque hilaria mera sint, etsi timeo istos scholasticos, ne me rideant. Viderint : narrabo tamen ; quid enim mihi aufert, qui ridet? Satius est rideri quam derideri. »

« Haec ubi dicta dedit »

talem fabulam exorsus est :

« Cum adhuc servirem, habitabamus in vico angusto ; nunc Gavillae domus est. Ibi, quomodo dii volunt, amare coepi uxorem Terentii coponis : noveratis Melissam Tarentinam, pulcherrimum bacciballum. Sed ego non mehercules corporaliter illam aut propter res venerias curavi, sed magis quod benemoria fuit. Si quid ab illa petii, nunquam mihi negatum ; fecit assem, semissem habui ; in illius sinum demandavi, nec unquam fefellit sum. Huius contubernalis ad villam supremum diem obiit. Itaque per scutum per ocream egi aginavi, quemadmodum ad illam pervenirem : nam, ut aiunt, in angustiis amici apparent. »

Forte dominus Capuam exierat ad scruta scita expedienda. Nactus ego occasionem persuadeo hospitem nostrum, ut mecum ad quintum miliarium veniat. Erat autem miles, fortis tanquam Orcus. Apoculamus nos circa gallicinia ; luna lucebat tanquam meridie. Venimus intra monumenta : homo meus coepit ad stelas facere, sedeo ego cantabundus et stelas numero. Deinde ut respexi ad comitem, ille exiit se et omnia vestimenta secundum viam posuit. Mihi anima in naso esse, stabam tanquam mortuus. At ille circumminxit vestimenta sua, et subito lupus factus est. Nolite me iocari putare ; ut mentiar, nullius patrimonium tanti facio. Sed, quod coeperam dicere, postquam lupus factus est, ululare coepit et in silvas fugit. Ego primitus nesciebam ubi essem ; deinde accessi, ut vestimenta eius tollerem : illa autem lapidea facta sunt. Qui mori timore nisi ego? Gladium tamen strinxi et melanetas umbras cecidi, donec ad villam amicae meae pervenirem. In larvam intravi, paene animam ebullivi, sudor mihi per bifurcum volabat, oculi mortui ; vix unquam refectus sum. Melissa mea mirari coepit, quod tam sero ambularem, et : « Si ante, inquit, venisses, saltem nobis adiutasses ; lupus enim villam intravit et omnia pecora, tanquam lanius sanguinem illis misit. Nec tamen derisit, etiam si fugit ; servus enim noster lancea collum eius traiecit. » Haec ut audivi, operire oculos amplius non potui, sed luce clara Gaii nostri domum fugi tanquam copo compilatus ; et postquam veni in illum locum, in quo lapidea vestimenta erant facta, nihil inveni nisi sanguinem. Vt vero domum veni, iacebat miles meus in lecto tanquam bovis, et collum illius medicus curabat. Intellexi illum versipellem esse, nec postea cum illo panem gustare potui, non si me occidisses. Viderint alii quid de hoc exopinissent ; ego si mentior, genios vestros iratos habeam. »

Après quoi, quand chacun se fut dûment souhaité tête solide et corps valide, Trimalcion se tourna vers Nicéros : « d'habitude tu es autrement agréable en société, je ne sais pas ce que tu as aujourd'hui à rester là sans un mot. Je t'en prie, tu me feras plaisir, narre-nous donc cette aventure qui t'arriva naguère. » Nicéros, charmé de la courtoisie de son ami, répondit : « Que je foire toutes mes affaires si ne voilà pas un bon moment que je crève de plaisir à te voir comme tu es. Rigolons donc un bon coup, malgré que j'ai bien peut que tes professeurs ne se marrent de moi. Je vais toujours raconter, ils verront bien. Qu'est-ce que ça me fiche bien de faire rigoler ? Le tout c'est que tout le monde rigole de la même chose. »

Ainsi parla-t-il, et il entama son récit :

« Dans le temps que j'étais encore ton esclave, nous habitions dans la rue du Petit-Passage. C'est maintenant la maison de Gavilla. Là les dieux voulurent que je devienne amant de la femme du cabaretier Térénce. Vous l'avez sûrement connue, Melissa la Tarentine. Elle était superbement balancée, mais fichtre d'Hercule, ce n'était pas son physique qui m'intéressait, ni de lui faire l'amour. C'est seulement qu'elle avait une bonne mentalité. Je lui demandais, elle ne me disait jamais non ; elle se faisait un as, il y en avait la moitié pour moi ; je planquais quelque chose dans sa poche, elle ne m'en faisait jamais tort. Aussi quand son bonhomme a claqué la ferme, j'ai fait des pieds et des mains, tout un bataclan pour tâcher moyen de la rejoindre, puisque comme on dit c'est dans les ennuis qu'on connaît les amis. Justement, le maître était parti à Capoue pour brader un lot de fripes de premier choix. Je saute sur l'occasion et persuade un hôte à nous de faire les cinq milles avec moi. C'était un soldat, et costaud comme Orcus. Nous décarrons vers le chant du coq, la lune éclairait comme à midi. Au moment où on passe entre les tombeaux voilà mon gars qui s'en va faire ses besoins du côté des stèles. Moi je m'assois et je chantonne en comptant les stèles. Et puis je me retourne vers le type et je le vois qui ôte tous ses habits et qui les dépose au bord de la route. J'étais raide comme un cadavre, l'air ne passait plus dans mes narines. Alors il pisse autour de ses habits et d'un seul coup se transforme en loup. Ne croyez pas que je blague. Pour me faire inventer ça, personne ne pourrait me payer assez cher. Je continue. Une fois changé en loup, il se met à hurler et s'enfuit dans les bois. Moi, sur le coup, je ne savais plus où j'étais. Après je me suis approché pour ramasser ses habits mais ils s'étaient changés en pierres. Impossible d'être plus mort de trouille que moi. J'ai quand même dégainé mon épée, et j'ai massacré les ombres les plus épaisses que je trouvais jusqu'à ce que je sois arrivé dans la ferme de mon amie. J'y suis entré comme un spectre, j'ai bien failli crever, la sueur me dégoulinant dans la raie des fesses, les yeux morts, c'est un miracle que je m'en sois remis. Ma Melissa s'étonne que j'aie voyagé si tard et me dit : « Si tu étais arrivé avant, au moins tu nous aurais aidés. Un loup est entré dans la ferme. Tout le troupeau, il les a saignés, un vrai boucher. Quand même qu'il a pu s'enfuir il ne doit pas guère s'en vanter parce qu'un esclave à nous lui a percé le cou avec sa lance. » Quand j'eus entendu ça, je n'ai pas pu fermer l'œil, et dès que le jour a été haut je me suis carapaté chez notre maître Gaius, aussi vite que le bistrotier à qui on avait fauché ses fringues. Arrivé à l'endroit où les vêtements s'étaient changés en pierres je n'y ai trouvé que du sang, et arrivé à la maison mon soldat était allongé sur un lit, assommé comme un bœuf, et un docteur lui soignait le cou. J'ai compris qu'il était loup-garou et après ça, je n'ai jamais pu manger le pain avec lui-même, même si on m'aurait tué. Les autres verront bien ce qu'ils pensent de ça, moi, si je mens, que la colère de vos Génies m'étouffe ! »

Pétrone, *Satiricon*, LXI-LXII, Texte établi et traduit par O. Sers, Paris, Les Belles Lettres, 2001

La transformation en loup était d'autant plus envisageable que la catégorisation des êtres dans l'Antiquité propose un *continuum* des êtres entre animal-homme-demi-dieu. Et l'on peut glisser, plus facilement que dans nos classements naturalistes, d'une catégorie à une autre. C'est la raison pour laquelle la transformation en loup-garou est à la fois une croyance populaire et une énigme posée à la science (voir Pline l'Ancien et son *Histoire naturelle*). Le terme savant de lycanthropie est significatif de cette ambivalence. Le loup-garou (dont l'étymologie est obscure) est associé au monde des ténèbres, à la lune (l'astre des métamorphoses), au monde sauvage (forêt), aux pulsions. Il sera plus tard associé au paganisme et à sa sorcellerie (on ne pourra le tuer qu'avec une balle bénite ou du pain !). Il dévoile une autre dimension paradoxale du désir-terreur, qu'exorcise, par une écriture euphorique et un pastiche excessif, Pétrone et qu'invoque Mickaël Jackson, dans son célèbre clip, Thriller. Moralité : pour éviter tout problème, de l'importance d'être bien sans sa peau.

La quadrature du cercle

Vient de s'ouvrir ce 24 octobre dernier, au Louvre, l'exposition événement consacrée au génie de la Renaissance italienne, Léonard de Vinci. À cette occasion, les tractations diplomatiques, au plus haut sommet, ont entouré la venue du célèbre petit dessin, L'homme de Vitruve (fin du XVe s. , Venise, Gallerie dell'Accademia). Dans cette première tentative de conceptualisation, au Ier s. av. J.-C., le traité du *De Architectura*, qui fit longtemps autorité, recherche, dans le corps humain, une règle d'or et une définition mathématique de la beauté applicable à toute construction.

Aedium compositio constat ex symmetria, cuius rationem diligentissime architecti tenere debent. Ea autem paritur a proportione, quae graece ἀναλογία dicitur. Proportio est ratae partis membrorum in omni opere totiusque commodulatio, ex qua ratio efficitur symmetriarum. Namque non potest aedis ulla sine symmetria atque proportione rationem habere compositionis, nisi uti hominis bene figurati membrorum habuerit exactam rationem. Corpus enim hominis ita natura composuit uti os capitis a mento ad frontem summam et radices imas capilli esset decimae partis, item manus pansa ab articulo ad extremum medium digitum tantundem ; caput a mento ad summum verticem octavae, cum cervicibus imis ab summo pectore ad imas radices capillorum sextae, a medio pectore ad summum verticem quartae. Ipsius autem oris altitudinis tertia est pars ab imo mento ad imas nares, nasum ab imis naribus ad finem medium superciliarum tantundem ; ab ea fine ad imas radices capilli frons efficitur item tertiae partis. Pes vero altitudinis corporis sextae, cubitus quartae, pectus item quartae. Reliqua quoque membra suas habent commensus proportionis, quibus etiam antiqui pictores et statuarii nobiles usi magnas et infinitas laudes sunt adsecuti.

Similiter vero sacrarum aedium membra ad universam totius magnitudinis summam ex partibus singulis convenientissimum debent habere commensus responsum. Item corporis centrum medium naturaliter est umbilicus ; namque si homo conlocatus fuerit supinus manibus et pedibus pansis circinique conlocatum centrum in umbilico eius, circumagendo rotundationem utrarumque manuum et pedum digiti linea tangentur. Non minus quemadmodum schema rotundationis in corpore efficitur, item quadrata designatio in eo invenietur ; nam si a pedibus imis ad summum caput mensum erit eaque mensura relata fuerit ad manus pansas, invenietur eadem latitudo uti altitudo, quemadmodum areae, quae ad normam sunt quadratae.

Ergo si ita natura composuit corpus hominis, uti proportionibus membra ad summam figurationem eius respondeant, cum causa constituisse videntur antiqui ut etiam in operum perfectionibus singulorum membrorum ad universam figurae speciem habeant commensus exactionem. Igitur, cum in omnibus operibus ordines traderent, maxime in aedibus deorum, quod eorum operum et laudes et culpae aeternae solent permanere.

Nec minus mensurarum rationes, quae in omnibus operibus videntur necessariae esse, ex corporis membris collegerunt, uti digitum, palmum, pedem, cubitum, et eas distribuerunt in perfectum numerum, quem Graeci τέλειον dicunt. Perfectum autem antiqui instituerunt numerum qui decem dicitur ; namque ex manibus digitorum numero est inventus. Si autem in utrisque palmis ex articulis ab natura decem sunt perfecti, etiam Platoni placuit esse eum numerum ea re perfectum, quod ex singularibus rebus, quae μονάδες apud Graecos dicuntur, perficitur decusis. Quae simul autem undecim aut duodecim sunt factae, quod superaverint, non possunt esse perfectae, donec ad alterum decusim perveniant ; singulares enim res particulae sunt eius numeri.

L'ordonnance des édifices religieux est fondée sur la « symétrie », dont les architectes doivent respecter le principe avec le plus grand soin. Celle-ci naît de la « proportion », qui se dit en grec ἀναλογία. La « proportion » consiste en la commensurabilité des composantes en toutes les parties d'un ouvrage et dans sa totalité, obtenue au moyen d'une unité déterminée qui permet le réglage des relations modulaires. Aucun temple ne peut effectivement présenter une ordonnance rationnelle sans la « symétrie » ni la « proportion », c'est-à-dire si ses composantes n'ont pas entre elles une relation précisément définie, comme les membres d'un homme correctement conformé.

La nature a en effet ordonné le corps humain selon les normes suivantes : le visage, depuis le menton jusqu'au sommet du front et à la racine des cheveux, vaut le dixième de sa hauteur, de même que la main ouverte, depuis l'articulation du poignet jusqu'à l'extrémité du majeur ; la tête, depuis le menton jusqu'au sommet du crâne, un quart. Quant au visage, le tiers de sa hauteur se mesure de la base du menton à la base du nez ; le nez, de la base des narines jusqu'au milieu de la ligne des sourcils, en vaut autant ; de cette limite jusqu'à la racine des cheveux on définit le front, qui constitue ainsi le troisième tiers. Le pied correspond à un sixième de la hauteur du corps, l'avant-bras à un quart, ainsi que la poitrine. Les autres membres ont également des proportions spécifiques, qui les rendent commensurables entre eux. C'est en y recourant que les peintres et sculpteurs illustres d'autrefois ont eux aussi acquis à jamais une immense renommée.

De la même façon, les composantes des édifices sacrés doivent présenter dans chacun de leurs détails une concordance proportionnelle parfaitement adéquate à la somme générale de leurs mensurations globales. Le centre du corps humain est en outre par nature le nombril ; de fait, si l'on couche un homme sur le dos, mains et jambes écartées, et qu'on pointe un compas sur son nombril, on touchera tangentiellement, en décrivant un cercle, l'extrémité des doigts de ses deux mains et de ses orteils. Mais ce n'est pas tout : de même que la figure de la circonférence se réalise dans le corps, de même on y découvrira le schéma du carré. Si en effet mesure est prise d'un homme depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête et qu'on reporte cette mesure sur la ligne définie par ses mains tendues, la largeur se trouvera être égale à la hauteur, comme sur les aires carrées à l'équerre.

Si donc la nature a ordonné le corps humain de telle sorte que, par le jeu des proportions, ses membres fussent en accord avec sa forme envisagée dans sa totalité, c'est avec raison, semble-t-il, que les Anciens ont établi le principe suivant : dans les ouvrages accomplis, il faut également qu'existe une parfaite correspondance modulaire entre les composantes prises individuellement et la configuration de l'ensemble. Bien qu'ils nous transmettent ainsi des règles destinées à tous les genres d'édifices, c'est surtout aux temples des dieux qu'elles sont applicables, car les mérites et les défauts de ces constructions perdurent en général à travers les siècles.

De surcroît, le système des mesures dont la nécessité se manifeste en toute œuvre, ils l'ont emprunté aux membres du corps humain : c'est le cas du doigt, de la palme, du pied, de la coudée, et ces unités ils les ont subdivisées selon le nombre parfait, que les Grecs appellent τέλειος. Les Anciens ont établi que le nombre parfait était celui qu'on désigne par dix ; c'est un fait qu'il a été défini à partir des mains et du nombre de leurs doigts. Mais si la perfection de dix est un phénomène naturel, dû aux articulations des deux mains, Platon a pensé aussi que ce nombre était parfait parce que la dizaine s'obtient à partir de la somme des unités que les Grecs appellent μονάδες. Une fois que celles-ci sont devenues onze ou douze, dix ayant été dépassé, elles ne peuvent plus appartenir à un nombre parfait, jusqu'à ce qu'elles parviennent à la seconde dizaine ; les unités constituent en effet les petites fractions de ce nombre.

Vitruve, *De Architectura*, III, 1, 1-5, Texte établi et traduit par P. Gros, Paris, Les Belles Lettres, 2003

Redonnant sa place centrale à la culture classique, la Renaissance a trouvé un irremplaçable paradigme pour exprimer les idéaux de beauté et d'harmonie dans le texte vitruvien, qui n'est pas sans rappeler l'aphorisme du sophiste Protagoras, « de toute chose, la mesure c'est l'homme » (*in Théétète*) ou la pierre de Salamine (surprenante table de conversion exposée au Musée du Pirée). L'idée de beauté se définit dans le cadre d'une *relation* symétrie et proportion, que ce soit en anatomie ou architecture. Cette théorie, référence essentielle pour l'Humanisme, fut une obsession pour de nombreux artistes de l'Occident moderne. La génialité du dessin de Léonard de Vinci, tout en déployant les unités de mesures physiques (pied, paume, coudée...), réside dans cette image unique et cohérente des deux paradigmes proportionnels, *l'homo ad quadratum* et *l'homo ad circumum*. Le premier a pour centre le pubis, le second le nombril, et donc la combinaison de ces

deux figures géométriques est par antonomase l'expression même de la perfection, « la quadrature du cercle ». De cette figure parfaite, peuvent se déduire toutes les proportions de l'architecture et les mesures idéales. Inutile donc de choisir entre une tête ronde et une tête au carré !

Dona ferentes

Chaque fin d'année, une frénésie commerciale s'empare de la planète : cette période effervescente pèse pour un quart, voire plus, sur l'activité économique de l'année. Le responsable : les cadeaux échangés, pour le meilleur... et pour le pire ! Le poète Catulle (1^{re} moitié du I^{er} siècle avant-J.-C.) en fait l'amère expérience, lui qui s'est vu offrir un *sacrum libellum* (maudit petit livre) de la part de l'un de ses amis. Le remerciement est cinglant !

ad Caluum poetam

Nei te plus oculis meis amarem,
Iucundissime Calue, munere isto
Odissem te odio Vatiniano ;
Nam quid feci ego quidue sum locutus,
(5) Cur me tot male perderes poetis?
Isti dei mala multa dent clienti,
Qui tantum tibi misit impiorum.
Quod si, ut suspicor, hoc nouum ac repertum
Munus dat tibi Sulla litterator,
(10) Non est mi male, sed bene ac beate,
Quod non dispereunt tui labores.
Dei magni, horribilem et sacrum libellum !
Quem tu scilicet ad tuum Catullum
misti, continuo ut die periret,
(15) Saturnalibus, optimo dierum.
Non non hoc tibi, false, sic abibit ;
Nam, si luxerit, ad librariorum
Curram scrinia, Caesios, Aquinos,
Suffenum, omnia colligam uenena,
(20) Ac te his suppliciis remunerabor.
Vos hinc interea, ualete, abite
Illuc, unde malum pedem attulistis,
Saecli incommoda, pessimi poetae.

Si qui forte mearum ineptiarum
Lectores eritis manusque uestras
Non horrebitis admouere nobis

Si je ne t'aimais plus que mes yeux, mon très doux Calvus, pour prix de ton cadeau je te haïrais d'une haine Vatinienne ; qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, pour que tu m'assassines avec tous ces poètes ? Que les dieux accablent de maux ton client, qui t'a envoyé tant d'impies ! Si, comme je le soupçonne, ce présent original et si bien trouvé te vient de Sulla le grammairien, je n'y vois pas de mal ; au contraire, il est bon, il est heureux que tes travaux ne soient pas perdus. Grands dieux ! L'horrible, le maudit petit livre ! Sans doute tu l'as envoyé à ton Catulle pour le faire mourir, le jour même des Saturnales, le plus beau des jours. Non, non, farceur, ce la ne se passera pas ainsi : dès l'aurore, je vais courir aux boîtes des librairies ; les Caesius, les Aquinos, Suffenus et autres

poisons, je les râflerai tous et rendrai supplice pour supplice. Quant à vous, en attendant, adieu ; retournez aux lieux que vous avez quittés pour mettre ici votre méchant pied, fléaux du siècle, détestables poètes. Si par hasard vous lisez mes folies et si vous ne redoutez pas d'approcher de moi vos mains...

Catulle, *Carmina*, XIV, texte établi et traduit par G. Lafaye, revu par S. Viarre et J.-P. Néraudau, Paris, Les Belles Lettres, 1998

En différentes occasions, mais principalement aux Calendes de janvier, les Romains s'échangeaient, avec des souhaits de bonheur et des paroles bienveillantes, des cadeaux qui avaient une valeur symbolique et religieuse (dattes, figues, miel, voir Ovide, *Fastes*, v185 *sqq.*), en argent, mais aussi des livres et des poèmes (tel le *carmen* XIV, contre-don empoisonné). La tradition remonterait en pays sabin, à l'époque du roi Tatius, qui aurait donné ou reçu des branches de verveine issues du bois sacré consacré à la déesse Stren(i)a, d'où nos étrennes. Cette pratique sociale s'est perpétuée dans les célèbres Saturnales. Le christianisme des premiers temps avait bien senti le danger de ce doux héritage païen et cette concurrence déloyale, au point de diaboliser ce rituel bien sympathique. Aurait-il pressenti cette débauche aveugle et irrationnelle de consommation à laquelle succède même une frénésie similaire de reventes, dès le soir de Noël ? Catulle en aurait été quitte pour son *sacrum libellum* !

Les murs murmurant

Nous venons juste de célébrer le trentième anniversaire de la chute du mur de Berlin, qui, après 40 ans de guerre froide, a stupéfait le monde, en direct sur toutes les chaînes de télévision. Construit dans la nuit du 12 au 13 août 1961 et d'une longueur de 155 km, ce « mur de la honte » pour les Allemands de l'Ouest et « mur de protection antifasciste » pour le gouvernement Est-allemand, a été pensé comme une véritable muraille (La capitale autrichienne fut aussi victime d'une semblable sectorisation à la fin de la seconde guerre mondiale) : mais la pérestroïska, le délitement du régime est-allemand et une déclaration prématurée d'un membre du SED (Sozialistische Einheitspartei Deutschlands), parti politique de la RDA, semblent avoir précipité la chute. Le 9 novembre 1989, Günter Schabowski déclare à une heure de grande écoute que « *Les voyages privés vers l'étranger peuvent être autorisés sans présentation de justificatifs — motif du voyage ou lien de famille* » et « *immédiatement* ». Cette refondation de l'Allemagne nous rappelle un épisode de l'histoire romaine, celui de la fondation de Rome et de la délimitation, à la fois matérielle et symbolique, de son espace.

Priori Remo augurium uenisse fertur, sex uultures ; iamque nuntiatio augurio cum duplex numerus Romulo se ostendisset, utrumque regem sua multitudo consalutauerat : tempore illi praecepto, at hi numero auium regnum trahebant. Inde cum altercatione congressi certamine irarum ad caedem uertuntur ; ibi in turba ictus Remus cecidit. Volgatior fama est ludibrio fratris Remum nos transiluisse muros ; inde ab irato Romulo, cum uerbis quoque increpitans adiecisset « Sic deinde, quicumque alius transiliet moenia mea », interfectum. Ita solus potitus imperio Romulus ; condita urbs conditoris nomine appellata. Palatium primum, in quo ipse erat educatus, muniit.

Ce fut d'abord Rémus qui obtint, dit-on, un augure : six vautours. Il venait de le signaler quand le double s'en présenta à Romulus. Chacun d'eux fut proclamé roi par son groupe. Les uns faisaient valoir la priorité, les autres, le nombre des oiseaux pour tirer à eux la royauté. On discute ; on en vient aux mains ; les colères s'exaspèrent et dégénèrent en lutte meurtrière. C'est alors que, dans la bagarre, Rémus tomba frappé à mort. Selon une tradition plus répandue, Rémus, pour se moquer de son frère, aurait franchi d'un saut les murailles nouvelles, et Romulus, irrité, l'aurait tué en ajoutant cette apostrophe : « ainsi [périsse] à l'avenir quiconque franchira mes murailles. » Romulus resta donc seul maître du pouvoir, et, après sa fondation, la ville prit le nom de son fondateur. Il fortifia d'abord le Palatin, sur lequel il avait été élevé.

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 7, texte établi et traduit par G. Baillet, Paris, Les Belles Lettres, 2009

Institué par le rite de fondation étrusque, le *pomoerium* (de *post*, « derrière » et *murus*, « mur ») est un sillon primordial creusé dans la terre et une enceinte de nature religieuse qui coïncide qu'imparfaitement avec l'enceinte défensive. Circonscrivant à l'origine le Palatin, il fut élargi par Servius Tullius, Sulla, Claude, Néron, Vespasien, Trajan et Aurélien. Il a pour fonction de signifier et de préserver l'intégrité du sol auspicial de la ville. C'est là en effet que les magistrats prennent les auspices. Il est interdit d'y installer une tombe, de le franchir en armes, d'y construire des temples pour des dieux étrangers. Il marquait ainsi la limite entre *l'imperium domi* (pouvoir civil dans la ville) et *l'imperium militiae* (pouvoir militaire à l'extérieur). Le *pomoerium* participe à cette conception très rigoureuse de la définition de l'espace, à l'image de celle du *templum*, espace

« découpé » (du grec *temno*) dans le ciel puis projeté au sol. Plus généralement, les Romains avaient un sens aigu de la limite et de la frontière, quelque soit leur nature matérielle, un cours d'eau, le fameux Rubicon, qu'il ne fallait pas franchir (à moins de jeter les dés !) avec ses armées, le *limes*, frontière lointaine de l'empire romain, visant toujours à repousser le barbare (l'expansionnisme romain s'apparente à un protectionnisme). Ce pouvait être un fleuve, comme le Danube, un fossé sommaire ou un véritable mur, comme ceux d'Hadrien et d'Antonin, dans le Nord de l'Angleterre. La remise en cause régulière de l'espace Schengen, espace de libre circulation des marchandises et des personnes, serait-elle le sentiment atavique de cet héritage de la limite ?

Syndicats : rétrogrades ou progressistes ?

L'actualité houleuse et paralysante de ces deux derniers mois a remis sur le devant de la scène nos fameux syndicats, défenseurs pris entre les acquis du passé, les exigences du présent, et les idéaux du futur. Mais qu'était-ce qu'au juste un *syndikos* dans le régime de la cité ancienne ? On en aurait presque oublié que le vocable était grec et qu'il recouvrait une réalité sociale et juridique dans le cas de litiges. Différents auteurs nous éclairent sur la question, notamment le juriste Arcadius Charisius, dans le *Digeste*, rédigé à l'époque de Dioclétien.

Defensores quoque quos Graeci syndicos appellant et qui ad certam causam agendam uel defendendam eliguntur laborem personalis muneris adgrediuntur.

Dig., 50, 4, 18, 13

personalia ciuilia sunt munera defensio ciuitatis, id est ut syndicus fiat.

Dig., 50, 4, 1, 2

Le terme de *syndikos* est littéralement « celui prend part à un procès », au nom d'une personne ou d'une communauté. Dans l'Athènes classique, sont recensés cinq emplois : les *syndikoi* étaient les membres de la commission extraordinaire constituée en 403 afin de punir les abus commis sous les Trente (Lysias) ; les cinq citoyens chargés annuellement de vérifier la constitutionnalité des projets de lois défendant la *palaios nomos* contre les innovations, toujours hasardeuses (Démosthène) ; toujours au IV^e s., les *syndikoi* assistaient le démarque dans certaines procédures ; dans les tablettes de défixion, il désignait des assistants juridiques visés par la malédiction ; enfin, des représentants extraordinaires de leurs cités, envoyés comme ambassadeurs pour défendre leurs intérêts. Ce dernier aspect fut celui qui se généralisa à l'époque hellénistique et romaine pour régler des litiges internationaux devant une instance arbitrale. À telle enseigne que, dans le cursus civique grec, la *syndikia* est tenue pour une liturgie et, dans le cursus romain, comme un *munus personale*, fondé sur les connaissances en droit et l'habileté oratoire plutôt que sur la classe censitaire de son détenteur. Son caractère ponctuel néanmoins la distinguait d'une magistrature annuelle. Une activité bien précise et bien encadrée, plutôt tournée vers la conservation et le droit acquis : pas de défilé, pas de banderole, pas de grève, pas de voie de fait. Serait-ce la preuve étymologique et historique qu'un syndicat est dans la réaction tout en incarnant une certaine justice ? Par la surévaluation du préfixe *sun-* (la solidarité), cet élément de justice est peut-être passé au second plan dans la lecture actuelle du mot. La pulvérisation des occurrences est révélatrice des interventions ponctuelles et à la demande des *syndikoi*, qui œuvraient constamment dans l'intérêt général.

Quelle peste !

Les mois sombres de l'année amènent leur cortège de maladies virales en tous genres, grippe, gastro, angine...sans compter les épidémies opportunes qui effraient la communauté internationale, le SRAS en 2003, le H5N1 en 2004, et l'actuel coronavirus qui sévit en Chine. Si nous remontons dans le temps, nous trouverons la grippe espagnole de 1918 qui a fait plus 50 millions de morts, dans un laps de temps très court et qui est la pandémie la plus mortelle de l'histoire, devant les 34 millions de la peste noire du XIVe s. L'Antiquité ne fut pas en reste et la grippe eut ses observateurs grecs.

Μέγιστον δὲ καὶ χαλεπώτατον, καὶ πλείστους ἔκτεινε τὸ φθινῶδες. Πολλοὶ γάρ τινες ἀρξάμενοι κατὰ χειμῶνα, πολλοὶ μὲν κατεκλίθησαν, οἱ δὲ αὐτέων ὀρθοστάδην ὑπεφέροντο· πρῶτ' δὲ τοῦ ἤρος ἔθνησκον οἱ πλείστοι τῶν κατακλιθέντων· τῶν δὲ ἄλλων, ἐξέλιπον μὲν αἱ βῆχες οὐδενὺ ἰφίεσαν δὲ κατὰ θέρος· ὑπὸ δὲ τὸ φθινόπωρον κατεκλίθησαν πάντες, καὶ πολλοὶ ἔθνησκον· μακρὰ δὲ τούτων οἱ πλείστοι διενόσεον. Ἦρξατο μὲν οὖν τοῖσι πλείστοισι τούτων ἐξαίφνης ἐκ τούτων κακοῦσθαι· φρικώδεις πυκνά· πολλάκις πυρετοὶ ξυνεχές, ὀξέες· ἰδρώτες ἄκαιροι, πολλοὶ, ψυχροὶ διὰ τέλος· πολλὴ ψύξις, καὶ μόλις πάλιν ἀναθερμαινόμενοι· κοιλίαι ποικίλως ἐφιστάμεναι, καὶ πάλιν ταχὺ καθυγραινόμεναι, περὶ δὲ τελευτὴν πᾶσι βιαίως καθυγραινόμεναι· καὶ τῶν περὶ πλεύμονα πάντων, διάδοσις κάτω· πλήθος οὔρων οὐ χρηστῶν· ξυνητίξεις κακαί. Αἱ δὲ βῆχες ἐνήσαν μὲν, διὰ τέλος πολλαί, καὶ πολλὰ ἀνάγουσαι πέπονα καὶ ὑγρὰ, μετὰ πόνων δὲ οὐ λίην· ἀλλ' εἰ καὶ ὑπεπόνειον, πάνυ πρηέως πᾶσιν ἢ κάθαρσις τῶν ἀπὸ πλεύμονος ἐγίνετο. Φάρυγγες οὐ λίην δακνώδεις, οὐδὲ ἀλμυρίδες οὐδὲν ἠνώχλεον· τὰ μέντοι γλίσχρα, καὶ λευκὰ, καὶ ὑγρὰ, καὶ ἀφρώδεα πολλὰ ἀπὸ κεφαλῆς κατῆι. Πουλὺ δὲ μέγιστον κακὸν παρείπετο καὶ τούτοισι καὶ τοῖσιν ἄλλοισι τὰ περὶ τὴν ἀποσιτίην, καθάπερ ὑπογέγραπται· οὐδὲ γὰρ πότων μετὰ τροφῆς ἡδέως εἶχον, ἀλλὰ πάνυ διῆγον ἀδίψως· βάρως σώματος· κωματώδεις· τοῖσι πλείστοισιν αὐτέων οἴδημα, καὶ ἐς ὕδρωπα περιέστη· φρικώδεις· παράληροι περὶ θάνατον.

La maladie la plus importante et la plus difficile qui tua le plus de gens fut la phtisie. Bien des gens commencèrent à être malades en hiver ; beaucoup d'entre eux s'alitèrent, alors que certains supportaient le mal en restant debout. Tôt dans le printemps, la plupart de ceux qui s'étaient alités mouraient ; parmi les autres, les toux n'en quittèrent aucun, cependant elles régressèrent durant l'été ; mais au cours de l'automne, ils s'alitèrent tous et à nouveau mouraient ; c'est durablement que la plupart d'entre eux étaient malades. Le mal commença donc chez la plupart d'entre eux à se déclarer soudainement par les symptômes que voici : ils avaient des frissons fréquents ; souvent des fièvres continues, aiguës ; et des sueurs inopportunes, nombreuses, froides jusqu'à la fin ; un fort refroidissement avec difficulté à se réchauffer ; un ventre qui se resserrait de diverses façons, puis inversement s'humidifiait vite, avec émission par le bas de toutes les humeurs de la région du poumon ; une quantité d'urines non favorables ; des colliquations mauvaises. Les toux étaient présentes jusqu'à la fin en abondance, et elles faisaient remonter en abondance des matières mûres et humides, avec des efforts qui n'étaient pas excessifs ; mais même si c'était avec quelques efforts, c'est tout à fait en douceur que la purgation des humeurs issues du poumon se faisait chez tous. La gorge n'était pas trop irritée, et il n'y avait pas d'humeurs salées pour faire le moindre obstacle ; cependant des humeurs visqueuses, blanches, humides et écumeuses descendaient en grande quantité de la tête. Le mal de beaucoup le plus grand qui accompagnait ces malades-là et les autres était ce qui relevait du dégoût pour la nourriture, comme il a été consigné ; et ils n'avaient pas non plus plaisir à prendre des boissons avec la nourriture, mais ils restaient tout à fait sans envie de

boire ; lourdeur du corps ; ils étaient somnolents ; chez la plupart d'entre eux gonflements, et ils aboutissaient à l'hydropisie ; ils avaient des frissons et divaguaient à l'approche de la mort.

Hippocrate, *Épidémies* III, 13, Paris, Les Belles Lettres, 2016, texte établi et traduit par J. Jouanna, en collaboration A. Anastassiou et A. Gardasole

En effet, pour rappel, il y eut la peste d'Athènes entre 430 et 426 av. notre ère (vraisemblablement le typhus), qui fit 70000 victimes dont Périclès, soit le tiers de la cité ; la peste antonine ou galénique (la variole ?) qui fit 10 millions de morts entre 166 et 189, dont peut-être les empereurs Lucius Verus et Marc-Aurèle ; la peste de Justinien (une vraie peste) qui sévit dans l'orient ancien entre 540 et 542 et qui fit entre 25 et 100 millions de morts, soit 10000 victimes par jour.

Hippocrate, céléberrime médecin du Ve s. avant notre ère, fut le premier à choisir une voie thérapeutique éloignée des pratiques rituelles et magiques, à la base de notre médecine et recherche modernes. Les 7 livres des *Épidémies*, dont la rédaction s'étend de la fin du Ve au milieu du IVe s. avant notre ère, sont un groupe cohérent attribué à l'école de Cos. Issus de l'expérience de médecins itinérants, ils consignent avec un sens aigu de l'observation les maladies et leurs symptômes, assortis d'une acribie anatomique, qu'on appellerait actuellement signes cliniques, et qui rappellent à quel point la médecine se pratique au chevet du patient. La systématisation des observations et la mise en série des symptômes, approche typiquement grecque, sont subsumés par l'idée d'une pathologie commune : la science prend donc racine dans l'empirique. En attendant, avancez masqués et mains propres !

Europe (I) : Good bye London !

Nous ouvrons une série de chroniques élargie à l'actualité européenne. Quoi de plus tonitruant que de commencer par l'enfant terrible de l'Europe, la Grande-Bretagne. Jalouse de son insularité, cette *Britannia* a toujours eu des rapports ambivalents et élastiques avec le continent et l'entité politique de l'Europe. Cela ne date pas d'hier, mais à sa décharge, c'est la difficile intégration du monde celtique à la voie romaine (Germanie, Gaule). Avant Boris Johnson, elle n'a pas manqué de figure de proue contre une quelconque domination continentale.

Rex Icenorum Prasutagus, longa opulentia clarus, Caesarem heredem duasque filias scripserat, tali obsequio ratus regnumque et domum suam procul iniuria fore. quod contra vertit, adeo ut regnum per centuriones, domus per servos velut capta vastarentur. iam primum uxor eius Boudicca verberibus adfecta et filiae stupro violatae sunt: praecipui quique Icenorum, quasi cunctam regionem muneri acceperant, avitis bonis exuuntur, et propinqui regis inter mancipia habebantur. qua contumelia et metu graviorum, quando in formam provinciae cesserant, rapiunt arma, commotis ad rebellionem Trinobantibus et qui alii nondum servitio fracti resumere libertatem occultis coniurationibus pepigerant, acerrimo in veteranos odio. quippe in coloniam Camulodunum recens deducti pellebant domibus, exturbabant agris, captivos, servos appellando, fiventibus impotentiam veteranorum militibus similitudine vitae et spe eiusdem licentiae. ad hoc templum divo Claudio constitutum quasi arx aeternae dominationis aspiciebatur, delectique sacerdotes specie religionis omnis fortunas effundebant. nec arduum videbatur excindere coloniam nullis munimentis saeptam; quod ducibus nostris parum provisum erat, dum amoenitati prius quam usui consulitur. Inter quae nulla palam causa delapsam Camuloduni simulacrum Victoriae ac retro conversum quasi cederet hostibus. et feminae in furorem turbatae adesse exitium canebant, externosque fremitus in curia eorum auditos; consonuisse ululatus theatrum visamque speciem in aestuario Tamesae subversae coloniae: iam Oceanus cruento aspectu, dilabente aestu humanorum corporum effigies relictas, ut Britannis ad spem, ita veteranis ad metum trahebantur (...) Boudicca curru filias prae se vehens, ut quamque nationem accesserat, solitum quidem Britannis feminarum ductu bellare testabatur, sed tunc non ut tantis maioribus ortam regnum et opes, verum ut unam e vulgo libertatem amissam, confectum verberibus corpus, contrectatam filiarum pudicitiam ulcisci. eo proventas Romanorum cupidines ut non corpora, ne senectam quidem aut virginitatem impollutam relinquunt. adesse tamen deos iustae vindictae: cecidisse legionem quae proelium ausa sit; ceteros castris occultari aut fugam circumspicere. ne strepitum quidem et clamorem tot milium, nedum impetus et manus perlaturus: si copias armatorum, si causas belli secum expenderent, vincendum illa acie vel cadendum esse. id mulieri destinatum: viverent viri et servirent.

Tacite, *Annales*, XIV, 31-32 et 35, texte établi et traduit par P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1990

Le roi des Icéniens, Prasutagus, célèbre par une longue opulence, avait désigné César comme héritier avec ses deux filles, pensant qu'une telle déférence mettrait tout son royaume et sa maison à l'abri de tout dommage. Elle eut un effet contraire, au point que son royaume, en proie à des centurions, sa maison, en proie à des esclaves, furent ravagés comme des conquêtes. Dès le début, son épouse Boudicca fut frappée de coups et ses filles honteusement violées ; les principaux des Icéniens, comme si tout le pays eût été donné en présent aux Romains, sont dépouillés de leurs

biens ancestraux, et les proches parents du roi étaient mis au nombre des esclaves. Cet outrage et la crainte de maux plus pénibles-car ils venaient d'être réduits à l'état de province-les poussent à prendre les armes, et ils entraînent à la révolte les Trinovantes et les autres peuples qui, n'étant pas encore rompus à la servitude, avaient secrètement comploté sous serment de reprendre leur liberté. Ils avaient la plus vive haine à l'égard des vétérans, qui, établis naguère en colonie à Camulodunum, chassaient les habitants de leurs maisons et les expulsaient de leurs terres, en les traitant de captifs et d'esclaves, avec l'appui des soldats, qui encourageaient les excès des vétérans par solidarité de métier et dans l'espoir de la même licence. En outre, le temple élevé au divin Claude attirait les regards comme la forteresse d'une domination éternelle, et ceux qu'on choisissait pour prêtres, sous prétexte de célébrer le culte, dissipait toute leur fortune. Et il ne semblait pas difficile de détruire une colonie qu'aucune fortification n'entourait-ce à quoi nos chefs avaient négligé de pourvoir, faisant passer l'agréable avant l'utile dans leurs préoccupations. Sur ces entrefaites, sans cause apparente, une statue de la Victoire, érigée à Camulodunum, s'écroula et se retourna, comme si elle reculait devant l'ennemi. Et des femmes, agitées d'une fureur prophétique, annonçaient une ruine imminente : on aurait entendu des bruits de voix étrangères dans la curie municipale, le théâtre aurait retenti de hurlements, et dans l'estuaire de la Tamise serait apparue l'image de la colonie renversée ; puis on avait vu l'Océan couleur de sang et, au retrait des flots, des formes de cadavres humains abandonnés sur le rivage ; ces prodiges inspiraient aux Bretons l'espérance, mais aux vétérans l'épouvante (...) Boudicca, montée sur un char avec ses filles devant elle, à mesure qu'elle arrivait devant chaque peuplade, attestait que, si les Bretons avaient coutume de combattre sous la conduite de femmes, elle venait alors, non pas comme reine issue de nobles aïeux, réclamer son royaume et ses richesses, mais comme une simple femme, venger sa liberté perdue, son corps accablé de coups, l'honneur de ses filles profané. Les Romains étaient emportés par leurs passions au point de ne pas laisser les corps, même dans la vieillesse ou la virginité, à l'abri des souillures. Mais les dieux secondaient une juste vengeance : elle avait succombé, la légion qui avait osé combattre ; le reste des ennemis se tenait caché dans son camp ou ne cherchait que la fuite ; incapables de supporter même le fracas et les cris de tant de milliers d'hommes, ils soutiendraient encore moins leur choc et leurs coups. Si l'on se représentait le nombre des combattants et les causes de la guerre, il fallait vaincre dans cette bataille ou y périr. Telle était sa résolution de femme ; les hommes pouvaient choisir la vie et la servitude.

Cette reine celte, prêtresse et femme de guerre du Ier s., au nom prédestinée de Boudicca (Boadicée ou Bonduca, « La Victorieuse ») a, par sa personnalité, ses discours et ses actions, déclenché, sous Néron, l'insurrection de la Bretagne, province romaine conquise en 43 par Claude et qui occupait pour l'essentiel le sud-est de l'Angleterre. Celle-ci, située aux marges occidentales de l'empire et au bord de l'Océan, convoitée pour son cuivre, son blé, passait pour être l'ultime refuge des opposants à Rome (druides, dissidents, transfuges). Dans le portrait qu'en dresse Tacite, elle incarne l'intelligence, le courage, le sens de l'honneur, l'amour de la liberté, le charisme, figure surprenante pour un Romain, et quasiment contre-identitaire (elle n'en demeure pas moins barbare), comme l'étaient les Amazones aux yeux des Grecs. À Chaque époque sa Boudicca : sous Victoria, elle est statufiée en 2 groupes, le premier dû à Thomas Thorneycroft qui l'acheva en 1885, l'un des sculpteurs préférés de la reine, se dresse depuis 1902, à Londres, près du Westminster Bridge, à deux pas de Big Ben. Elle y est représentée comme exaltée par sa victoire (malgré sa défaite !) sur un fier quadriges ; le second groupe fut réalisé au début de la première guerre mondiale par J. Havard Thomas, à Cardiff, où on la voit protéger ses filles violées par l'envahisseur. Dans ces mêmes années de vif nationalisme, elle donna son nom à un destroyer, avant de se réincarner en Maggie Thatcher, la dame de fer, après la guerre des Falkland. En ce début du XXIe s., il sera

intéressant de savoir si la presse patriotique anglaise convoquera derechef cette figure légendaire qui incarne l'esprit de résistance et d'indépendance.

Scène de ménage chez les Socrate

Ce 8 mars sont célébrées les femmes, diversement fêtées. C'est l'occasion pour nous de parler d'une figure qui reste dans l'ombre d'un grand philosophe, Socrate. La rare image qui en est restée d'elle n'a rien à avoir avec l'image traditionnelle de la femme grecque, recluse, effacée dans son gynécée (non citoyenne et simple ventre), une véritable marâtre, acariâtre, caractérielle. Le biographe et doxographe Diogène Laërce (IIIe s. de notre ère) nous livre des anecdotes, à son sujet, précieuses et croustillantes.

Sa femme Xanthippe, non contente de l'injurier, lui jeta un jour de l'eau à la tête. « N'avais-je pas prédit un jour de l'eau à la tête que tant de tonnerre amènerait la pluie ? » Comme Alcibiade se plaignait qu'elle fût insupportable avec ses criailles, Socrate lui dit : « j'y suis pourtant habitué comme si j'entendais continuellement crier des oies. Tu supportes bien, toi, le cri de tes oies ? » « C'est, répondait Alcibiade, qu'elles me donnent des œufs et des oisons. » Et Socrate de répliquer : « c'est pareil pour moi, ma femme le fait des enfants. » Un autre jour, en pleine face, elle lui avait arraché son manteau, et ses amis lui conseillaient de la punir par quelques gifles : « bien sûr, dit-il, pour que nous nous battions à coups de poings, et que chacun de vous nous encourage en disant : « vas-y, Socrate ! Vas-y Xanthippe ! » Il disait qu'il en était des femmes irascibles comme des chevaux rétifs. Quand les cavaliers ont pu dompter ceux-ci, ils n'ont aucune peine à venir à bout des autres. Lui-même, s'il savait vivre avec sa femme, en saurait beaucoup plus aisément vivre avec les autres gens.

Diogène Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, « Socrate », par R. Genaille, Paris, GF, 1965

Sans être philosophe, Xanthippe devait l'être malgré tout, étant femme de philosophe, en plus, homme laid, attiré par le bel Alcibiade, qui, de surcroît, passait son temps sur l'agora à palabrer avec les sophistes (auxquels il a été assimilé). Cette aspect de la vie de Socrate est moins connue ; Aristote dit qu'il aurait eu deux femmes, Xanthippe, qui lui donne un fils, Lamproclès, et Myrto, qu'il épousa sans dot et dont il eut deux enfants, Sophroniske et Ménexène. Certains prétendent même qu'il les épousa toutes deux à la fois. En tout cas, Socrate était marié et père de famille. Alors que la vie philosophique requiert sagesse et quiétude, Diogène Laërce montre comment sa première épouse mettait à mal la paix de son âme. Cette scène qui figure sa première épouse Xanthippe lui versant une cruche d'eau sur la tête, pendant que sa deuxième, complice, s'en amuse, alors que Socrate est assis au sol en train de fixer Alcibiade, est le sujet d'un tableau de Reyer van Blommendale (XVIIe), visible au musée des Beaux-arts de Strasbourg. À permuter les causes et les effets, on pourrait aisément imaginer qu'une femme d'un tel caractère ait favorisé les déambulations socratiques sur l'agora, et donc la naissance de tout un pan de la philosophie. Justice rendue au sexe faible !

Mettez-vous au parfum !

À la faveur de récentes recherches sur le site de Thmuis en Basse-Égypte, une équipe d'archéologues s'est ingénié à reconstituer, à partir de formules issues de textes anciens, le parfum le plus courant de l'Égypte antique, le Chanel n°5 de l'Antiquité, dont on peut imaginer que la reine Cléopâtre, elle-même, l'ait porté. Qu'en était-il des fragrances anciennes ? Que nous disent les textes, notamment les botanistes, sur les essences, les gommés, les résines et leur association.

Au sujet de l'encens, de la myrrhe, du baume et de tout autre produit semblable, nous avons déjà dit qu'ils se forment à la fois après incision et spontanément. Mais il faut essayer d'indiquer les caractères des arbres <correspondants>, et tout ce que leur formation ou leur récolte entre autres, peut avoir de particulier ; de même pour le reste des substances aromatiques, car c'est, peut-on dire, la plupart d'entre elles qui viennent des pays du Sud et de l'Orient. Ainsi la péninsule Arabique produit l'encens, la myrrhe, la cannelle et en outre le cinnamome, dans les régions de Saba, Hadramyta, Kitibaina et Mamali [...] On dit que l'encensier est un arbre de taille modeste, cinq coudées environ, et très rameux, avec une feuille qui rappelle celle du poirier, quoique beaucoup plus petite, et pour la couleur, d'un vert foncé, comme celle de la rue ; c'est une espèce à écorce uniformément lisse, comme le laurier. L'arbre à myrrhe serait d'encore plus petite taille, plus buissonnant aussi, avec un tronc dur et tassé sur le sol, plus gros qu'une jambe d'homme, et une écorce lisse pareille à celle de l'arbousier d'Orient. D'autres informateurs qui se disent des témoins oculaires sont à peu près d'accord pour la taille : aucune des deux espèces n'est grande, mais l'arbre à myrrhe est le plus petit et le plus bas ; l'encensier a la feuille du laurier et c'est également une espèce à écorce tandis que l'arbre à myrrhe, loin d'être lisse, est épineux et a une feuille assez voisine de celle de l'orme, quoique ondulée et spinescente à l'extrémité, comme celle du chêne *kermès*.

Théophraste, *Recherches sur les plantes*, Tome V, IX, 4, Paris, les Belles Lettres, texte établi et traduit par J. Jouanna et S. Amingues, 2006

Grâce à l'analyse chimique du contenu des bouteilles de parfum trouvées, les scientifiques ont établi une liste d'une partie des ingrédients, qui étaient inodores. Ils y ont trouvé notamment de la myrrhe, une résine extraite d'un arbre originaire de la péninsule arabique et de la corne de l'Afrique, ainsi que de l'huile d'olive, de la cannelle et de la cardamome. Pendant longtemps, les frontières ne furent pas nettes entre aromates, médicaments et épices, entre cuisine, médecine et cosmétique. Les fragrances étaient capiteuses, fortes, musquées et épicées, plus entêtants que les raffinements olfactifs actuels. Déjà maîtrisée par les parfumeurs mycéniens, l'extraction relevait de trois procédés : le plus ancien, l'extraction par expression (extraction de l'essence par pression), le deuxième par macération ou épuisement à chaud (les fleurs étaient mélangées à l'huile chaude, voire bouillante pendant 1 ou 2 jours), le dernier, par enfleurage ou épuisement à froid (les fleurs étaient posées sur de la graisse de bœuf ou de porc). L'huile d'olive, parfois une résine ou une gomme d'arbre, constituait le plus souvent l'excipient. Ainsi, les parfums étaient généralement de consistance plus épaisse, collante, mais aussi colorée. Ils faisaient partie des trésors, au point que Cléopâtre possédait certainement son propre « labo » de senteurs. Pour vous en parfumer, l'exposition de Washington *Queens of Egypt* le met à votre disposition jusqu'à la mi-septembre.

Confinés !!

En une fraction de semaines, près de 2 milliards d'individus se retrouvent reclus de force chez eux pour mener une vie d'ascèse ou d'anachorète, mais en pleine société. Comme phénomène global, ce retrait imposé de toute vie sociale ressort de pratiques spirituelles, avant toute fonction sanitaire. Les débuts du christianisme ont connu ces figures de la vie érémitique, ces « hommes ivres de Dieu » (J. Lacarrière), dans le désert de l'Égypte, ont marqué leur prédilection pour un repli sur soi-même, des expériences souveraines aux confins des sables, dans le renoncement et la solitude. Telle fut la décision d'Antoine qui s'enfonça dans le désert à 35 ans, de 286 à 305, pour s'y enfermer.

Puis, une autre fois, ce n'est plus une apparence, mais de l'or véritable qu'il vit jeté sur la route, tandis qu'il s'éloignait. Ou bien c'était l'Ennemi qui le lui avait montré, ou bien quelque puissance supérieure qui voulait exercer l'athlète et montrer au diable que même des richesses véritables le laissaient froid. Lui-même n'en a rien dit et nous n'en savons rien, nous non plus, sinon que c'était manifestement de l'or. Antoine s'étonna de la quantité, et comme s'il sautait au-dessus d'un feu, le dépassa si vite qu'il ne se retourna même pas, mais hâta tellement sa course que le lieu resta caché et ignoré. De plus en plus ferme en son dessein, il s'élança vers la montagne. Il trouva, au-delà du fleuve, un fort, désert et, avec le temps, plein de reptiles. Il s'y établit et en fit sa demeure. Les reptiles battirent aussitôt en retraite comme si quelqu'un les poursuivait. Quant à lui, il ferma l'entrée et mit de côté du pain pour six mois-les Thébains ont cette coutume, et souvent ces pains se conservent même toute une année. Puis, ayant de l'eau à l'intérieur, comme s'il était descendu au fond d'un sanctuaire, il resta seul à l'intérieur de l'ermitage, sans sortir lui-même ni voir personne de ceux qui venaient. Il s'adonna longtemps ainsi à l'ascèse, recevant du pain deux fois par an uniquement d'en haut, par le toit.

Athanase d'Alexandrie, *Vie d'Antoine*, ch. 12, Traduction par G. J. M. Bartelink, Les Éditions du Cerf, 1994

Saint Athanase, Évêque d'Alexandrie de 326 à 372, dans la biographie qu'il lui a composée, seul texte contemporain du saint, ne souscrit pas tant au genre de la biographie qu'à celui de l'arétologie (discours édifiant), qui répondait à des règles de composition littéraire précises. Il s'agissait de composer un modèle idéal de comportement, dans la lignée des vies de sages des siècles antérieurs. Si Saint Antoine fut considéré de son vivant comme un saint thaumaturge, il fit choix du désert parce que, dans ce lieu inhospitalier et torride où l'existence normale n'a pas cours, l'homme y est nu, pris entre la terre et le ciel, au milieu de « l'inhumain », c'est-à-dire des créatures autres que des hommes (anges et démons). Dans le désert, nul ne survit s'il n'est aidé par Dieu. C'est que l'ascèse est une discipline mentale autant qu'un exercice du corps. Jeûnes, austérités, nuits sans sommeil ne pouvaient se vivre que dans l'enfermement et le confinement. Les témoins d'alors nommèrent ces ascètes les athlètes de l'exil. Leur séjour au désert n'était cependant que passager, bien que, dans le cas d'Antoine, ce départ prenait un sens tout différent car c'est moins la réalité concrète du désert qui l'attirait que sa réalité symbolique.

Puissions-nous, dans 5 semaines, ne pas sortir de notre confinement en fantômes hirsutes, ombres dépenaillées, leures d'être humains.

Ce que les arbres ont à nous dire

Les récents incendies, involontaires et volontaires, en Australie et Amazonie, ravivent notre conscience que les arbres sont notre bien commun, vieux camarades indispensables à la survie de notre éco système. En outre, de modèles de sagesse et de sérénité qu'ils étaient déjà, axes verticaux dressés vers le monde d'en haut, depuis quelques années, ils se voient créditer d'une certaine sensibilité, d'une intelligence collaborative.

Les mondes anciens ont développé une mythologie et une symbolique des arbres majeurs du pourtour méditerranéen. Ainsi, le polygraphe Plutarque (46-125 apr. notre ère) nous rapporte une anecdote significative sur la valeur des végétaux et son origine : à la suite de son habile stratégie, Coriolan s'empare de la cité volsque de Corioles (d'où son nom) et reçoit, à sa demande, pour prix de son succès, une couronne de chêne et un cheval.

Ἐστρατεύσατο δὲ πρώτην στρατείαν ἔτι μειράκιον ὄν, ὅτε Ταρκυνίῳ τῷ βασιλεύσαντι τῆς Ῥώμης, εἶτ' ἐκπεσόντι μετὰ πολλὰς μάχας καὶ ἤττας ὥσπερ ἔσχατον κύβον ἀφιέντι πλείστοι μὲν Λατίνων, πολλοὶ δὲ καὶ τῶν ἄλλων Ἰταλιωτῶν συνεστράτευσον καὶ συγκατήγον ἐπὶ τὴν Ῥώμην, οὐκ ἐκείνῳ χαριζόμενοι μᾶλλον ἢ φόβῳ τὰ Ῥωμαίων ἀυξανόμενα καὶ φθόνῳ καταβάλλοντες. ἐν ταύτῃ τῇ μάχῃ πολλὰς τροπὰς ἐπ' ἀμφοτέρω λαμβανούσῃ Μάρκιος ἀγωνιζόμενος εὐρώστω, ἐν ὄψει τοῦ δικτάτορος ἄνδρα Ῥωμαίων πεσόντα πλησίον ἰδὼν, οὐκ ἠμέλησεν, ἀλλ' ἔστη πρὸ αὐτοῦ καὶ τὸν ἐπιφερόμενον τῶν πολεμίων ἀμυνόμενος ἀπέκτεινεν. ὡς οὖν ἐκράτησεν ὁ στρατηγός, ἐν πρώτοις ἐκείνον ἐστεφάνωσε δρυὸς στεφάνῳ. τοῦτον γὰρ ὁ νόμος τῷ πολίτῃν ὑπερασπίσαντι τὸν στέφανον ἀποδέδωκεν, εἴτε δὴ μάλιστα τιμήσας δι' Ἀρκάδας τὴν δρυὶν, βαλανηφάγους ὑπὸ τοῦ θεοῦ χρησιμῶν προσαγορευθέντας, εἶθ' ὡς ταχὺ καὶ πανταχοῦ δρυὸς οὖσαν εὐπορίαν στρατευομένοις, εἴτε Διὸς Πολιέως ἱερὸν ὄντα τὸν τῆς δρυὸς στέφανον οἰόμενος ἐπὶ σωτηρίᾳ πολίτου δίδοσθαι πρεπόντως. ἔστι δ' ἡ δρυὶς τῶν μὲν ἀγρίων καλλικαρπώτατον, τῶν δὲ τιθασῶν ἰσχυρότατον. ἦν δὲ καὶ σιτίον ἀπ' αὐτῆς ἡ βάλανος καὶ ποτὸν τὸ μελίτειον, ὄψον δὲ παρείχε τὰ πλείστα τῶν νεμομένων τε καὶ πτηνῶν, θήρας ὄργανον φέρουσα τὸν ἰξόν. ἐν ἐκείνῃ δὲ τῇ μάχῃ καὶ τοὺς Διοσκόρους ἐπιφανῆσαι λέγουσι, καὶ μετὰ τὴν μάχην εὐθύς ὀφθῆναι ῥεομένοις ἰδρῶτι τοῖς ἵπποις ἐν ἀγορᾷ τὴν νίκην ἀπαγγέλλοντας, οὗ νῦν ὁ παρὰ τὴν κρήνην νεῶς ἐστὶν αὐτοῖς ἰδρῦμένος. ὅθεν καὶ τὴν ἡμέραν ἐκείνην ἐπνίκιον, οὖσαν ἐν τῷ Ἰουλίῳ μηνὶ τὰς εἰδούς, Διοσκόροις ἀνιερώκασιν.

Il était encore tout jeune lorsqu'il fit sa première campagne. C'était au temps où Tarquin, qui avait été roi de Rome et qui avait été chassé, voulut, après avoir été battu en plusieurs rencontres, jouer, si je puis dire, son dernier coup de dé. La plupart des Latins et même beaucoup d'autres Italiens firent campagne avec lui et tentèrent de le ramener à Rome, moins pour lui complaire que pour renverser la puissance croissante des Romains, qui leur donnait de la crainte et de la jalousie. Dans cette bataille, où la chance tourna plus d'une fois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, Marcius, qui se battait vigoureusement sous les yeux du dictateur, vit un Romain tomber près de lui. Loin de s'en désintéresser, il se plaça devant lui, le défendit et tua son agresseur. Après la victoire, le général le récompensa parmi les premiers en lui remettant une couronne de chêne. C'est la couronne que la loi accorde à celui qui a sauvé un concitoyen en le couvrant de son bouclier. Le choix de cet arbre s'explique soit parce qu'on aura voulu honorer le chêne à cause des Arcadiens, qu'on oracle du dieu a appelés mangeurs de glands, soit parce qu'on trouve aisément cet arbre partout où l'on fait campagne, soit parce que, la couronne de chêne étant consacrée à Zeus Polieus, elle semblait convenir pour récompenser le sauveur d'un citoyen. En outre, le chêne est, parmi les arbres sauvages, le plus fertile et, parmi les arbres cultivés, le plus vigoureux. Enfin les hommes ont tiré du chêne des glands pour se nourrir et, pour boire, de l'hydromel ; cet arbre leur a permis aussi

d'attraper pour les manger la plupart des oiseaux, en leur fournissant comme instrument de chasse la glu. On dit que les Dioscures apparurent aux Romains dans cette bataille, et qu'aussitôt qu'elle fut terminée, on les vit au forum, sur leurs chevaux ruisselants de sueur, annoncer la victoire, à l'endroit où se trouve maintenant le temple qui leur est dédié, près de la fontaine. De là vient que le jour de cette victoire, les ides de juillet, a été consacré aux Dioscures.

Plutarque, *Vies*, Tome III, 3, *Coriolan*, Texte établi et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris, les Belles Lettres, 1964

Dans une Grèce arborée, le chêne était l'objet d'une vénération, dans l'oracle de Dodone, consacré à Zeus. Les prêtresses, les Péliades, y exerçaient la dendromancie : le vent faisait remuer les feuilles dont le frémissement était interprété, selon une forme de divination probablement primitive. En Crète également, sur l'Ida, le petit Zeus fut transporté dès sa naissance, dans l'ancre de Dicté, où son berceau d'or fut suspendu aux branches d'un chêne sacré, représentant sa mère absente, Rhéa, déesse du chêne. Mais il y avait d'autres chênes sacrés : sur le mont Lycée en Arcadie, le prêtre de Zeus faisait tremper un rameau de chêne pour faire tomber la pluie (Zeus étant considéré comme le dieu de l'orage et de la pluie fécondante). En Italie, le chêne n'était pas moins honoré : selon Virgile (*Énéide*, VIII), les sept collines de Rome étaient couvertes de bois de chêne dédié à Jupiter et le premier temple du Roi des Dieux avait été édifié auprès d'un chêne vénéré. Le Mont Coelius s'appelait jadis la montagne du Bois de Chêne (Varron, *De Lingua latina*, V, 49). La dévotion au chêne s'expliquait aussi par les bienfaits qu'on lui attribuait (Théophraste, *Histoire des plantes*, III, 7) : solidité, excroissance très utilisée en teinture et médecine. Séchés et moulus, les glands fournissaient notamment un pain qui fut consommé, en période de disette, jusqu'au XVIIIe s.

Mais le culte du chêne est un apanage du monde celtique : les Romains furent émerveillés par les immenses forêts de chênes de la Germanie, qu'ils pensaient contemporains de l'origine du monde et presque immortels. Pour ne pas pénétrer la forêt du monde celtique, nous voudrions redresser une idée déjà présente chez les auteurs anciens, qui fait dériver le mot druide, par étymologisation grecque, de *drus* (le chêne). Les celtisants le font venir de la racine dru-vid (le vid- indo-européen de la vue et de la connaissance dans *uideo* et *oida*) et qui voudrait dire « le très savant, le très sage ». En revanche, les chênes ont bien marqué la toponymie de notre pays : le cassanos gaulois, d'où chêne, a produit des noms en quesn- (Quesnoy), en cass- (Cassaigne), en cha- (Chanoz) et en -che- (Chesny) ; le romain *robur* (chêne rouvre) a donné Rouveray, Rouet, la Ravoire, Reuves ; le germanique Eiche explique Ecques et Eecke. Pour détourner l'expression proverbiale antique d'Hésiode et Homère : on peut compter sur le bon vieux chêne comme sur le rocher.

Avec ou sans masque ?

Qu'il soit FFP2, chirurgical, en tissu maison, ou de carnaval, le masque met mal à l'aise notre civilisation éprise, comme d'une valeur, de dévoilement, de vérité et d'être. Lors de cet épisode du COVID-19, le malaise de notre civilisation occidentale a désorienté les décisions politiques, au point de les rendre contradictoires, car, c'est que aussi, le visage reste, à nos yeux, éminemment identitaire. Quelles sont les racines historiques qui peuvent expliquer ce malaise, alors que la figure fondatrice de notre philosophie est précisément connue pour ressembler au masque de Silène.

Σωκράτη δ' ἐγὼ ἐπαινεῖν, ὧ ἄνδρες, οὕτως ἐπαχειρήσω, δι' εἰκόνων. οὗτος μὲν οὖν ἴσως οἰήσεται ἐπὶ τὰ γελοιώτερα, ἔσται δ' ἡ εἰκὼν τοῦ ἀληθοῦς ἔνεκα, οὐ τοῦ γελοίου. φημὶ γὰρ δὴ ὁμοιότατον αὐτὸν εἶναι τοῖς σειληνοῖς τούτοις τοῖς ἐν τοῖς ἐρμολυφείοις καθημένοις, οὓσπιναις ἐργάζονται οἱ δημιουργοὶ σύριγγας ἢ αὐλοῦς ἔχοντας, οἱ διχάδε διοιχθέντες φαίνονται ἐνδοθεν ἀγάλματα ἔχοντες θεῶν. καὶ φημὶ αὖ ἔοικέναι αὐτὸν τῷ σατύρῳ τῷ Μαρσύᾳ. ὅτι μὲν οὖν τό γε εἶδος ὅμοιος εἶ τούτοις, ὧ Σώκρατες, οὐδ' ἂν αὐτὸς δὴ πού ἀμφισβητήσαις· ὡς δὲ καὶ τάλλα ἔοικας, μετὰ τοῦτο ἄκουε. ὑβριστὴς εἶ· ἢ οὔ; ἐὰν γὰρ μὴ ὁμολογήῃς, μάρτυρας παρέξομαι.

Pour faire l'éloge de Socrate, mes amis, j'aurai recours à des images. Il croira, sans doute, lui, que c'est pour être plus drôle, et pourtant l'image aura pour but la vérité, non la drôlerie. Je déclare donc qu'il est tout pareil à ces silènes qu'on voit exposés dans les ateliers des sculpteurs, et que les artistes représentent un pipeau ou une flûte à la main ; si on les ouvre en deux, on voit qu'ils contiennent, à l'intérieur, des statues de dieux. Je déclare ensuite qu'il a l'air du satyre Marsyas. Une chose est certaine : de figure, tu es leur pareil, Socrate : toi-même tu ne le contesteras. Quant aux autres ressemblances, eh bien, écoute à présent. Tu es un être insolent, n'est-ce pas ? Si tu ne le reconnais pas, je produirai des témoins.

Platon, *Le banquet*, 215 a-b, texte établi et traduit par P. Vicaire et J. Laborderie, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

Si trois fonctions définissent le masque, représentation, identification et dissimulation, le masque des Grecs, pas plus que leur visage, ne dissimule ni ne renferme quoi que ce soit. Le *prosopon* vaut pour le visage comme pour le masque et l'équivalence du visage et de l'individu est elle-même transférée du visage au masque. Ainsi le masque porté, bien loin de cacher le visage qui le recouvre, le remplace et le révèle même au point qu'il n'existe pas d'expression « sous le masque » en grec ancien. Dans ce glissement du visage au masque, les fameux masques de théâtre des Grecs sont donc tout sauf masquant. Ce n'est pas là que les Grecs placent la dissimulation ou l'hypocrisie.

Quand est-il du visage masque de Socrate ? Fait extrêmement rare pour un visage grec, Socrate a le privilège de la description chez Platon et Xénophon (front de taureau, yeux exorbités, nez camus, mâchoires d'âne, bouche lippue). Dans une culture qui associe beau et bien, idéal esthétique et éthique, une telle dissociation entre un intérieur riche et cette laideur de silène est provoquante. Si Socrate ressemble au silène, c'est que silène est avant tout un masque, celui du père des satyres, bien connu des Athéniens, qui le revêtent pour suivre Dionysos en procession tumultueuse. Qu'est-ce à dire ? Ce masque de Socrate prend chez Platon précisément la valeur masquante que nous affectons à cet accessoire : vérité cachée *versus* apparence grotesque. C'est le thème que développe Alcibiade tout au long de l'éloge enflammé qu'il fait de Socrate. Façonné par Platon, le visage de

Socrate, masque, constitue le point de départ de la dissociation être/paraître sur laquelle se fonde notre propre perception du masque. Pour l'heure, avançons masqués sans crainte, comme beaucoup de nos héros, Fantomas, Zorro, Batman, Superman, Spiderman, ou Jim Carrey, dans *The Mask*.

L'eusses-tu cru ?

Plat universel, facile à cuisiner, prêt rapidement, au succès garanti, qu'on s'arrache avant les pandémies, oui, les pâtes, mais les pâtes sont romaines, bien avant l'importation du marchand vénitien Marco Polo (XIIIe s.). Elles sont donc italiennes à plus d'un titre. Bien que les recettes romaines nous laissent souvent circonspects (avec une alliance marquée de sucré-salé à laquelle notre palais n'est pas habitué), Apicius (début de notre ère) nous a laissé une recette étonnamment proche de nos lasagnes traditionnelles.

PATINA COTIDIANA.

Accipies frustra suminis cocta, pulpas piscium coctas, pulpas pulli coctas. Haec omnia concides diligenter. Accipias patellam aeneam, oua confringes in caccabum et dissolues. Adicies in mortarium piper, ligusticum, fricabis, suffundes liquamem, uinum, passum, oleum modice, reexinanes in caccabum, facies ut ferueat. Cum ferbuerit, et obligas. Pulpas quas subcultrasti in ius mittis. Substerne diploidem patinam aeneam et trullam plenam pulpae, et disparges oleum et laganum pones similiter. Quotquot lagana posueris, tot trullas impensae adicies. Vnum laganum fistula percuties, in superficiem pones. A superficie uersas in discum, piper asperges et inferet.

Patina quotidienne : prenez de la tétine de truie cuite et coupée en morceaux, de la chair de poisson et de la chair de poulet cuites. Hachez le tout soigneusement. Prenez un moule de bronze, cassez des œufs dans une cocotte et battez-les. Mettez dans un mortier du poivre et de la livèche, pilez-les, mouillez de garum, de vin, de vin paillé et d'un peu d'huile, versez dans la cocotte et faites bouillir. Liez après ébullition. Jetez dans la sauce les chairs que vous avez hachées. Mettez au fond du moule de bronze une abaisse et une pleine louche de chairs, arrosez d'huile et disposez de la même façon une feuille de pâte. Alternez les feuilles de pâte et les louches de farce. Placez au sommet une feuille percée d'un roseau creux. Renversez sens dessus dessous sur un plat, saupoudrez de poivre et servez.

Apicius, *De re coquinaria*, IV, 15, Texte établi et traduit par J. André, Paris, Les belles Lettres, 1974

S'il est vrai que Marco Polo a importé les nouilles, sous leur forme longue un peu semblable à des vers, les historiens italiens de la gastronomie assurent que les pâtes étaient confectionnées dès l'Antiquité gréco-romaine. Ce sont donc deux cultures culinaires qui se sont développées en parallèle, selon des procédés différents : l'une à base de blé, l'autre à base de riz. Dès 1000-800 avant notre ère, les Grecs parlaient d'une bande de pâtes plate, le *laganon*, adopté par les Romains sous le vocable *laganae*, origine du mot lasagnes. Il faut dire que c'était un plat démocratique, nourrissant, simple, qui sustentait les classes moyennes réunies dans le réconfort du partage. Elle présentait l'avantage culinaire de donner du corps aux soupes de poireaux et de pois chiches, et de remplir, à moindre frais, les estomacs. Mais des Romains aussi célèbres que le poète Horace l'associaient à une joie simple et épicurienne (*Satires*, I, 6, 115), pour finir de « cueillir le jour », et le grand « pois chiche », *alias* Cicéron, s'en biffrait jusqu'à l'indigestion. Faute de sources, on ne sait si les pâtes antiques étaient sèches ou fraîches. Les pâtes sèches seraient une pratique arabe nomade conçue pour les longs voyages. Inutile d'aller si loin : revenez, vous avez les mêmes à la maison !

La Chronique en plus, qui attend des jours meilleurs — Happy birthday, Rome

Le monde des historiens était en émoi le 21 février dernier : des spécialistes d'archéologie ont présenté ce qui pourrait être une découverte fondamentale dans la compréhension de la Rome archaïque, le possible tombeau de Romulus. C'est un sarcophage en tuf, une roche tendre, d'environ 1,40m de long, associé à un élément circulaire, peut-être un autel. Les deux éléments remontent au VI^e avant notre ère. Cette découverte a eu lieu sur le *Comitium*, qui fut plus tard le lieu de rassemblement des citoyens à l'époque républicaine (une place dallée de 75m² au nord-est du forum), à proximité de celle du *Lapis niger* (exhumée en 1899), une des plus anciennes inscriptions latines connues où il est question d'un *rex/roi*. C'est l'occasion de convoquer un texte de l'élégiaque Propertius qui, en plein retour augustéen de ces mythes archaïques, nous propose sa vision fantasmée de ces origines, dans un effet de superposition.

Hoc quodcumque uides, hospes, qua maxima Roma est,
ante Phrygem Aenean collis et herba fuit ;
atque ubi Nauali stant sacra Palatia Phoebos,
Euandri profugae concubuerunt boues.
Fictilibus creuere deis haec aurea templa,
nec fuit opprobrium facta sine arte casa ;
Tarpeiusque Pater nuda de rupe tonabat,
et Tiberis nostris aduena bubus erat.
Qua gradibus domus ista Remi se sustulit, olim
unus erat fratrum maxima regna focus.
Curia, praetexto quae nunc nitet alta senatu,
pellitos habuit, rustica corda, Patres.
bucina cogebat priscos ad uerba Quirites :
centum illi in prati saepe senatus erat.
Nec sinuosa cauo pendebant uela theatro,
pulpita sollemnis non oluere crocos.
Nulli cura fuit externos quaerere diuos,
cum tremere patrio pendula turba sacro,
annuaque accenso celebrante Parilia faeno,
qualia nunc curto lustra nouantur equo.
Vesta coronatis pauper gaudebat asellis,
ducebant macrae uilia sacra boues.
Parua saginati lustrabant compita porci,
pastor et ad calamos exta litabat ouis.

Tout ce que tu vois ici, étranger, là où s'étend Rome la très grande, avant le Phrygien Énée, n'était qu'herbe et colline ; et là où se tient le sanctuaire palatin de Phébus Naval, les génisses fugitives d'Évandre se sont couchées. Ces temples d'or ont grandi pour des dieux d'argile qui ne trouvaient

pas déshonorante une cabane faite sans art ; le père Tarpéien tonnait de la roche nue et le Tibre venant de l'étranger visitait nos seuls bœufs. Sur les degrés où devait s'élever cette demeure de Rémus, un seul foyer formait jadis l'ensemble du royaume des deux frères. La Curie qui maintenant resplendit bien haut du Sénat vêtu de la prétexte, avait des Pères couverts de peaux de bêtes, âmes rustiques. La corne rassemblait les antiques Quirites pour des harangues ; ces cent hommes dans l'enclos d'un pré formaient le Sénat. Et des voiles sinueux ne pendaient pas sur un profond théâtre ; les estrades n'exhalaient pas l'odeur du safran solennel. Ils n'avaient nul souci d'aller chercher des dieux étrangers tandis que la foule frémissait en sautant dans les airs pour les fêtes ancestrales et qu'un feu de paille célébrait les Parilies annuelles que l'on marque maintenant lors d'un nouveau lustre en châtrant un cheval. Vesta, qui était pauvre, se réjouissait d'ânonnés couronnés de fleurs ; de maigres génisses conduisaient en cortège des objets sacrés sans valeur. Les porcs engraisés purifiaient de petits carrefours et le berger sacrifiait les entrailles d'une brebis au son des chalumeaux.

Properce, *Élégies*, IV, 1, v1-24, texte établi et traduit par S. Viarre, Paris, Les Belles Lettres, 2005

Le site était connu dès le XIX^e, puisqu'on supputait l'existence d'un *hérôon*, monument érigé à la mémoire d'un héros et qui pouvait en contenir les restes putatifs, en l'occurrence ici ceux du fondateur de Rome, Romulus, qui, selon les antiquaires romains, aurait été fondé la 4^e année de la 6^e Olympiade, soit 753 av. notre ère dans le comput chrétien, et qui a été fixée, plus précisément, au 21 avril par le savant Varron. Ville éternelle, Rome n'en a pas moins une date de naissance ! Un tel anniversaire était célébré à l'époque de la Rome impériale, à l'occasion des *Parilia* (ou *Palilia*) en l'honneur de la déesse Palès : c'était une fête agraire assortie d'une lustration des bergers et des troupeaux. Après une période d'oubli, la célébration de cette date a resurgi sous le fascisme qui en a fait une fête nationale (Natale di Roma) avant d'être annulée en 1945, mais restaurée dans les années 90. Ce regain d'intérêt pour la Rome des origines se manifeste depuis quelques décennies, par la découverte en 1987 d'une enceinte datée de 730 av. notre ère environ et celle, trente ans plus tard, de la grotte du Lupercal, sous la maison même d'Auguste, qui aurait abrité les jumeaux et la louve nourricière. Fascination quasi onirique que cette convergence de l'archéologie vers les mythes et les textes.

Une année atypique et anachronique	3
Le Socrate français	4
Aux héros, la patrie reconnaissante	7
On a marché dessus	9
Qué calor !	11
Hot dog	13
Coquillages et crustacés	15
Primus me circumdedisti	17
« c'est toi qui le premier m'as contourné » (devise d'Elcano)	17
Acta est fabula	19
Métamorphoses d'automne	21
La quadrature du cercle	24
Dona ferentes	27
Les murs murmurant	29
Syndicats : rétrogrades ou progressistes ?	31
Quelle peste !	32
Europe (I) : Good bye London !	34
Scène de ménage chez les Socrate	37
Mettez-vous au parfum !	38
Confinés !!	39
Ce que les arbres ont à nous dire	40
Avec ou sans masque ?	42
L'eusses-tu cru ?	44
La Chronique en plus, qui attend des jours meilleurs — Happy birthday, Rome	45

Pédagogiques et magnifiques, les posters de Djohr pour Vie des Classiques

POSTERS

LA VIE DES CLASSIQUES • LES BELLES LETTRES



POSTER LES XII TRAVAUX D'HERCULE

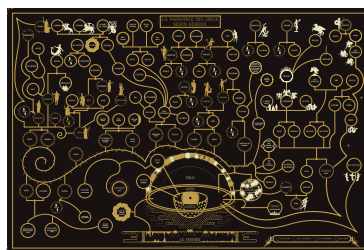
(75x50 cm) - 15€

Comment Hercule vint à bout de l'hydre de Lerne ? Qui était Hippolyte ? Comment Cerbère fut capturé ? Ce splendide poster illustré par Djohr vous donne la possibilité d'accompagner quotidiennement Hercule dans ses Douze Travaux tels qu'ils ont été racontés par Sénèque et Apollodore. La finesse de ses illustrations, son grand format (75x50cm) et ses encres de pourpre et d'or vous proposent de redécouvrir sous un jour nouveau la geste d'un des héros les plus célèbres de la mythologie.

POSTER ROME AU TEMPS DES DOUZE CÉSARS SELON SUÉTONE

(40 x 100 cm) - 15€

Issu de la Vie des douze césars, ce poster fait revivre la grande et la petite histoire telle que la dépeint Suétone, sous la forme d'une frise chronologique illustrée.



POSTER LA NAISSANCE DES DIEUX SELON HÉSIODE

(50 x 75 cm) - 15€

Un poster exclusif présentant la généalogie des dieux décrite dans le texte fondateur de la mythologie grecque.



POSTER LES DIEUX DE L'OLYMPE

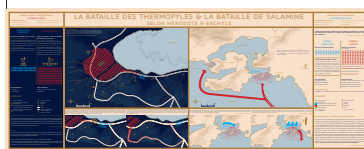
(50 x 75 cm) - 15€

Un poster exclusif présentant les dieux de l'Olympe : douze dieux et déesses considérés comme les plus importants du panthéon gréco-romain.

POSTER LA BATAILLE DES THERMOPYLES ET LA BATAILLE DE SALAMINE

selon Hérodote et Eschyle (40 x 100 cm) 15€

Sans équivalent, ce poster permet de visualiser les batailles de Salamine et des Thermopyles, distantes de quelques mois et qui ont changé le visage du monde antique. Clair et richement documenté, il montre les rapports de force et les mouvements des troupes grecques et perses.



© La Vie des Classiques 2020

Retrouvez-nous sur www.laviedesclassiques.com premier portail dédié à l'Antiquité et à l'Humanisme